

L'ITINÉRAIRE



3\$

Volume XXIII, n° 24
Montréal, 15 décembre 2016
www.itineraire.ca

LES CAMELOTS VOTENT BOUGON



DOSSIER

Quand les jeunes
nous échappent

EN PHOTO

Le Joyeux Noël
des camelots

ZOOM sur Alain

Nom Alain Saint-Germain | Camelot n° 234 | Âge 56 ans

Point de vente Métro Beaudry

Pendant les dix ans où il a été camelot près du métro Beaudry, Alain Saint-Germain était reconnaissable entre tous avec sa belle grosse moustache et ses yeux rieurs. Pas bavard, mais attentif et fidèle à sa clientèle. Il y a deux ans, on lui a diagnostiqué un cancer du poumon. Comme il est aussi porteur du VIH depuis des années, son système immunitaire est affaibli. Un dur combat l'attend. Au cours des derniers mois, il a beaucoup maigri. Sa moustache a disparu. Il vend encore le journal, moins longtemps, et travaille quelques heures par jour à la cuisine de L'itinéraire. Philosophe, il vit le moment présent et garde le sourire.

« La mort, je n'y pense pas, dit-il. Ça ne m'angoisse pas. J'ai vécu ma vie comme je l'entends. J'ai été heureux comme j'ai pu. Quand ça va arriver, ça va être une délivrance. » Il faut dire que la mort, il l'a déjà vue de près, à plusieurs reprises. Trois tentatives de suicide. Chaque fois il a rebondi. Sa vie est un long fleuve au parcours sinueux.

Alain est né au Témiscamingue, treizième d'une famille de dix-neuf enfants. Son enfance est une des périodes noires de sa vie alors que son homosexualité se dessine. Son père, alcoolique, le bat. Sa mère, qui ne le trouve pas normal, l'habille en fille. C'est sa marraine, travailleuse sociale, qui voit l'urgence de le sortir de sa famille à l'âge de huit ans. Il est placé dans une institution publique qu'il quitte à seize ans pour prendre aussitôt la route vers Montréal, sur le pouce et sans argent. « Je ne me suis jamais senti accepté dans ma famille, dit-il. Il fallait que je parte. »

Pour survivre, les premières années, il se prostitue. Par la suite, il va occuper une multitude d'emplois, surtout dans les bars et les restaurants. « Toute ma vie, ça a été ça, des petites jobs, plongeur, serveur, agent de sécurité, entretien. » Une vie marquée


par plusieurs moments de désespoir, beaucoup de solitude, beaucoup d'alcool aussi. Une relation toxique l'entraîne dans la drogue. Un épisode de sa vie très douloureux. Oui, la mort il l'a vue de près. « J'avais perdu espoir, dit-il, j'étais tellement seul. »

Mais il y a aussi des périodes plus lumineuses. À 23 ans, il est hébergé chez une dame qui a 47 ans de plus que lui. Entre eux s'installe une relation de couple qui va durer neuf ans. Une relation qui fait jaser évidemment, mais pour Alain, c'est la période où il a été le plus heureux. « On s'entendait bien. On se laissait libres. Elle savait que j'étais bisexuel. On faisait des choses chacun de notre côté mais je prenais soin d'elle. Et puis on sortait ensemble le soir, au cinéma, au Théâtre des Variétés. J'avais la tranquillité, la sécurité, quelqu'un qui m'attendait. » Ils se marient à l'église. Il a 30 ans, elle, 77 ans. Elle meurt deux ans plus tard d'un cancer.

Alain retrouve sa solitude et ses petits emplois. Ainsi va sa vie jusqu'en 2006 alors que le restaurant dans lequel il travaille est détruit par un incendie. Il rencontre alors un camelot de L'itinéraire qui lui parle de son travail. Alain décide de tenter sa chance. Il devient le camelot du métro Beaudry. Dix années à vendre le journal auprès d'une clientèle qui le reconnaît, le salue, et l'apprécie. Il y a quelques semaines, il a publié une lettre d'au revoir dans L'itinéraire. « Je voulais dire merci à tous ceux qui m'ont tendu la main au cours de ma vie. On ne sait jamais quand on va partir. Je vais dire merci maintenant, pendant que je suis bien en vie. »

Il m'a demandé de terminer cet article en remerciant encore une fois tous les clients de L'itinéraire et, a-t-il ajouté, « souhaite-leur joyeuses fêtes de la part d'Alain Saint-Germain. »

Par Martine Lancôt,
bénévole à la rédaction
Photo : Alexandra Guellil



L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine L'itinéraire.

NOS PARTENAIRES ESSENTIELS DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

Le magazine L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, L'itinéraire est vendu régulièrement dans la rue. Le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Shawn Bourdages, chef de développement social par courriel à : c.e.lavery@itineraire.ca ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques, qui relève de Patrimoine canadien. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada

ISSN-1481-3572
n° de charité : 13648 4219 RR0001

L'ITINÉRAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, RUE SAINTÉ-CATHERINE EST
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

DIRECTEUR GÉNÉRAL :
LUC DESJARDINS

RÉDACTION

Chef du secteur magazine et rédactrice en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND
Journaliste, responsable société : ALEXANDRA GUELLIL
Chargé de l'accompagnement des participants : SIMON POSNIC
Responsable de la formation des participants : KARINE BÉNÉZET
Responsable de la création visuelle : MILTON FERNANDES
Responsable de la création numérique : MAGALIE PAQUET
Journaliste affectée à la version numérique : GENEVIÈVE BERTRAND
Photographe : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA
Collaborateur : IANIK MARCIL
Webmestre bénévole : JUAN CARLOS JIMENEZ
Adjoints à la rédaction : CHRISTINE BARBEAU, MARTINE BOUCHARD-PIGEON, MARIE BRION, LOUISE BRUNET, SARAH DÉRY, HÉLÈNE MAI, PIERRE DE MONTVALON, JENNIFER PITOSCIA, LAÉTITIA THÉLÈME, ÉLIANE THIVIERGE, CHANTAL VANASSE
Révision des épreuves : PAUL ARSENAULT, MICHÈLE DETEIX, LUCIE LAPORTE
Photo de la une : MAGALIE PAQUET

ADMINISTRATION

Responsable de la comptabilité : ANYA SANCHEZ
Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIER
Responsable du financement : DOMINIQUE RACINE

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social : CHARLES-ÉRIC LAVERY
Intervenant psychosocial : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE
Intervenante psychosociale : SOFIA SHLIKOV
Responsable du Café : PIERRE TOUGAS

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : GUY LARIVIÈRE - Glasford International Canada
Trésorier : GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.R.L./S.E.N.C.R.L.
Vice-président : JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire
Administrateurs : ALEXANDRE PÉLOQUIN - Camelot de L'itinéraire
GABRIEL BISSONNETTE - Camelot de L'itinéraire
ISABELLE MONETTE - Fondation CSN
KATHERINE NAUD - Perspectives Jeunesse
PIERRE SAINT-AMOUR - Camelot de L'itinéraire
Représentant des camelots : YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

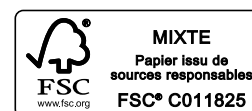
VENTES PUBLICITAIRES 514 597-0238 poste 234

Conseillère : RENÉE LARIVIÈRE (450-541-1294)
renee.lariviere18@gmail.com

GESTION DE L'IMPRESSIION

TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général : ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC
Chargée de projets : MARILYN FORTIN
Imprimeur : TRANSCONTINENTAL
Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire : 2103, Sainte-Catherine Est, Montréal (Québec) H2K 2H9

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.



PARTENAIRES MAJEURS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.



PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



L'ITINÉRAIRE EST MEMBRE DE





MOTS DE CAMELOTS

Bill Economou.....	10
Jo Redwitch.....	10
Maxine Timperley.....	10
Manon Fortier.....	23
Cécile Crevier.....	23
Daniel Grady.....	23
Richard T.....	33
Sylvain Pépin.....	33
Maxime Valcourt.....	33
Josée Cardinal.....	43
Gilles Bélanger.....	43
Johanne Besner.....	43



DOSSIER

QUAND LES JEUNES NOUS ÉCHAPPENT

- Jeune fugueurs : l'appel de la rue
Par Anne-Frédérique Hébert-Dolbec (Planète F)
- Les jeunes face au numérique
Par Alexandra Guellil
- Comprendre et prévenir la radicalisation des jeunes
Par Justine Cohendet (Planète F)



RENCONTRE

Les camelots votent Bougon

Dix ans après la fin de la série, la famille Bougon débarque au cinéma avec *Votez Bougon*. François Avaré, un des auteurs, et Rémy Girard, qui incarne Papa Bougon, ont donné leur première entrevue de promotion du film à L'itinéraire, où ils ont répondu aux questions de nos participants Manon, Michel et Richard.

SOMMAIRE

15 décembre 2016
Volume XXIII, n° 24

ÉDITORIAL.....	7
Bye bye dignité ! Par Charles-Éric Lavery	
ROND-POINT INTERNATIONAL.....	8
CARREFOUR.....	22
EN PHOTO.....	24
Le Joyeux Noël des camelots	
INFO RAPSIM.....	26
Un vécu pour 8 % de la population Par Pierre Gaudreau, <i>coordonnatrice adjointe du RAPSIM</i>	
COMPTES À RENDRE.....	27
L'avenir et le présent Par Ianik Maril, <i>économiste indépendant</i>	
DANS LA TÊTE DES CAMELOTS.....	34
CONTE DE NOËL.....	36
Le père Noël des pauvres Par Michel Dumont	
CULTURE.....	37
La sensibilisation par l'humour et la bande dessinée Par Mostapha Lotfi	
VIE DE QUARTIER.....	40
Outremont Par Marie Riopel	
BD.....	42
Par Isabelle Raymond	
DÉTENTE.....	44
À PROPOS DE LA JEUNESSE.....	46

MOTS DE LECTEURS

J'ai perdu ma copie du numéro précédent de *L'itinéraire* alors que je ne l'avais pas terminée et le nouveau numéro était déjà sorti... Mon camelot est allé à l'itinéraire juste pour me chercher une copie du numéro précédent. Merci beaucoup à vos camelots pour leur dévouement et leur excellent service à la clientèle !! ♥

Lily Cuggia

On aime ça vous lire !

Quand on vous croise dans la rue, vous nous dites souvent que vous aimez votre camelot, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire ! Cette section vous est réservée tout spécialement.

RECTIFICATIF

Dans l'article *Le goût du printemps* (p. 36, édition du 15 novembre) nous avons indiqué que l'historien Jacques Lacoursière figurait parmi les artistes et personnalités qui ont apporté leur réflexion au documentaire, alors que l'on aurait dû lire l'historien Daniel Turcotte. Nos excuses.

Les camelots sont des travailleurs autonomes.

50 % du prix de vente du magazine leur revient.



ÉCRIVEZ-NOUS !

COURRIER@ITINERAIRE.CA

Des lettres courtes et signées, svp !

LE SALAIRE
MINIMUM
À 15\$
L'HEURE,

*C'est
essentiel!*



CINQDIXQUINZE.ORG



DE LA
SURVIE



À LA
VIE

Oui, j'appuie L'itinéraire :

- DONS
- CARTES-REPAS
- ABONNEMENT

Pour rejoindre notre service aux donateurs :

☎ 514 597-0238, poste 240

@ dominique.racine@itinaire.ca

JE FAIS UN DON DE : 40 \$ 50 \$ 75 \$ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à 6 \$ chacune = _____ \$¹

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$¹
DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, **24 numéros** (124,18 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (62,09 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

IDENTIFICATION Mme M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ - _____

Courriel : _____

Téléphone : (_____) _____

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

Visa MasterCard

N° de la carte : | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Expiration _____ / _____
(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'itinéraire
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9



¹ Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne
sur notre site www.itinaire.ca

Merci!

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001



NÉGOCIABLE

Numéro du bureau	Secteur
23	6
Montant	
*** 623,00 \$	
Date	2016-03-15
	AAA-MM-JJ
Code	20160315

Emploi et de la Solidarité sociale

Bye bye dignité !

Je jase avec l'un de nos camelots, tout juste à l'extérieur d'une station de métro. Quelques personnes s'arrêtent pour lui parler, d'autres lui sourient avec un poli « *Bonjour* ». Certains baissent le regard. Et puis quelqu'un lui lance le classique « *Trouve-toi don' une job, maudit BS !* ».

Pourquoi *classique* ? Parce que ça arrive trop souvent. Être camelot pour L'itinéraire, c'est pas une job ? Puis c'est quoi, pour eux, une job ? C'est travailler dans un bureau, de neuf à cinq, pour une agence de publicité, c'est être cuisinier, une serveuse dans un restaurant ? C'est quoi ?

En fait, c'est une question difficile à répondre : pourquoi nos camelots ne sont-ils pas considérés comme des travailleurs ?

Voici ma théorie : on leur appose plusieurs étiquettes totalement déconnectées, injustifiées. Itinérant, *pauvre*, *BS*, paresseux, fraudeur, alcool, toxicomane... Bref, la liste est longue.

Personnellement, je ne comprends pas d'où proviennent ces étiquettes, et pourquoi on leur accorde une telle valeur. Une telle valeur au point d'accorder un montant dérisoire de 623 \$ par mois pour ceux qui touchent une prestation d'aide sociale, même pas 50 % de la couverture des besoins essentiels selon la Mesure du panier de consommation (MPC). Une telle valeur au point de ne permettre qu'un revenu additionnel de 200 \$ à la prestation, sans quoi le chèque est coupé du montant équivalent. Une telle valeur que le gouvernement a adopté, le 10 novembre dernier, la Loi 70, qui oblige les nouveaux demandeurs d'aide sociale à s'inscrire à un programme et à se soumettre à des obligations supplémentaires pour trouver un emploi convenable, sans quoi, la prestation risque d'être coupée à 399 \$. Bye bye la dignité !

Je ne comprends pas comment nous pouvons, en tant que société, accepter une telle réalité. La Charte des droits et libertés de la personne au Québec affirme : « *Toute personne dans le besoin a droit, pour elle et sa famille, à des mesures d'assistance financière et à des mesures sociales, prévues par la loi, susceptibles de lui assurer un niveau de vie décent.* » Sommes-nous en train d'accepter – même plus, d'encourager – l'atteinte à nos droits et libertés fondamentales ? Ça empire, et on l'accepte ?

Fraudeurs, profiteurs, paresseux ?

Il suffit simplement de s'arrêter quelques instants et parler à nos camelots pour réaliser que c'est loin d'être le cas. Certains travaillent

d'arrache-pied, 7 jours sur 7, pour à peine survivre. Plusieurs sont bardés de diplômes, mais ont été incapables de se trouver un emploi. D'autres avaient un emploi stable et une famille, mais un burnout les a éloignés du marché du travail. D'autres encore accumulent les projets : vente du magazine, rédaction d'articles, confection et vente de t-shirts, dénicher des commandites pour l'organisme, projets artistiques. Nombre d'entre eux gèrent beaucoup mieux leur budget que moi ! Les portraits sont multiples, mais une chose les relie tous : un combat quotidien pour la survie, pour la dignité, une résilience incroyable à travers les épreuves. Voilà les étiquettes qu'on devrait leur coller.

Par souci d'ajouter un peu de statistique à tout ça, citons notamment une étude réalisée en 2014 par *Le Devoir* qui conclut qu'il y a seulement 3 % de fraudes à l'aide sociale. Ça vaut une étiquette ?

La Loi 70

Alors que le gouvernement fait toujours la sourde oreille depuis belle lurette au niveau du revenu permis pour les personnes recevant une prestation d'aide sociale, voilà qu'il ajoute l'insulte à l'injure avec la Loi 70.

Visant à briser le cycle de la pauvreté et décourager la dépendance (et réaliser des économies de 40 à 50 millions), l'un des axes de cette loi est le programme Objectif emploi. Il est obligatoire et à dimension coercitive, punitive. Il démontre aussi une très faible connaissance et compréhension de la réalité vécue par les personnes en situation de grande précarité sociale et ne fait qu'entretenir les préjugés à leur égard.

Comme l'a affirmé dans un communiqué Yann Tremblay-Marcotte, porte-parole de la Coalition Objectif Dignité, « *il est faux de prétendre que les personnes assistées sociales ne font rien pour s'en sortir. En fait, ce que constatent les organismes sur le terrain, c'est qu'il manque de mesures d'emploi et que celles disponibles sont souvent mal adaptées aux besoins et aux aspirations des gens* ». Inutile de dire que le programme Objectif emploi n'est pas plus adapté.

Quand s'ouvrira-t-on les yeux ? Quand cessera-t-on d'apposer des étiquettes ? Quand arrêtera-t-on de demander à la personne de s'adapter au système tout en acceptant des conditions de misère – quasi-inhumaines – et de nombreux préjugés ?

À quand, la dignité ? ■



PAYS-BAS | La reine Maxima prône la finance inclusive

Dans une entrevue avec Evert van den Brink, un camelot du *Straatjournaal*, la reine Maxima des Pays-Bas discute du rôle qu'elle joue en enseignant aux gens comment éviter l'endettement chronique par le biais de sa plateforme d'éducation financière Money Wise. Cliente régulière du journal de rue, la reine Maxima s'est étonnée d'apprendre que chaque camelot est un entrepreneur qui achète son propre journal, et encourt ainsi des risques financiers. « Mais c'est une bonne façon d'apprendre à gérer un budget, dit-elle. J'ai moi-même appris à le faire à un jeune âge lorsque mes parents me donnaient de l'argent de poche ; je devais être créative et comparer les prix avant d'acheter quelque chose. Justement, on inculque ce genre d'habiletés avec Money Wise auprès d'élèves de l'école primaire. Il est difficile pour des jeunes de voir à long terme. En planifiant, ils prennent conscience du temps requis pour atteindre leurs buts et ils réalisent qu'ils doivent épargner pour y parvenir. »

« Avec Money Wise, on se concentre surtout sur la prévention de l'endettement : c'est une des causes principales de l'itinérance. En éduquant les gens, on espère les sensibiliser dès que possible aux problèmes engendrés par le surendettement. » La monarque, qui est avocate spéciale au secrétaire-général de l'ONU, Ban Ki-moon, depuis 2009, prône la finance inclusive, une mesure qui favorise l'accès aux banques et aux services d'épargne pour les gens négligés par la société, soit quelque deux milliards de personnes dans le monde. La finance inclusive aide les gens à parer contre les moments difficiles de la vie, comme quand ils perdent leur emploi ou tombent malade. « Notre but premier est non seulement d'élever les gens au-dessus du seuil de la pauvreté, mais de les y maintenir. Enfin, je considère très important que les femmes aient accès à ces services financiers. Des études démontrent qu'un dollar investi auprès d'une femme génère de gros retours puisque dans plusieurs pays, ce sont elles qui nourrissent leur famille et envoient leurs enfants à l'école. » (*Straatjournaal/INSP*)



CROATIE | Une camelot en Croatie

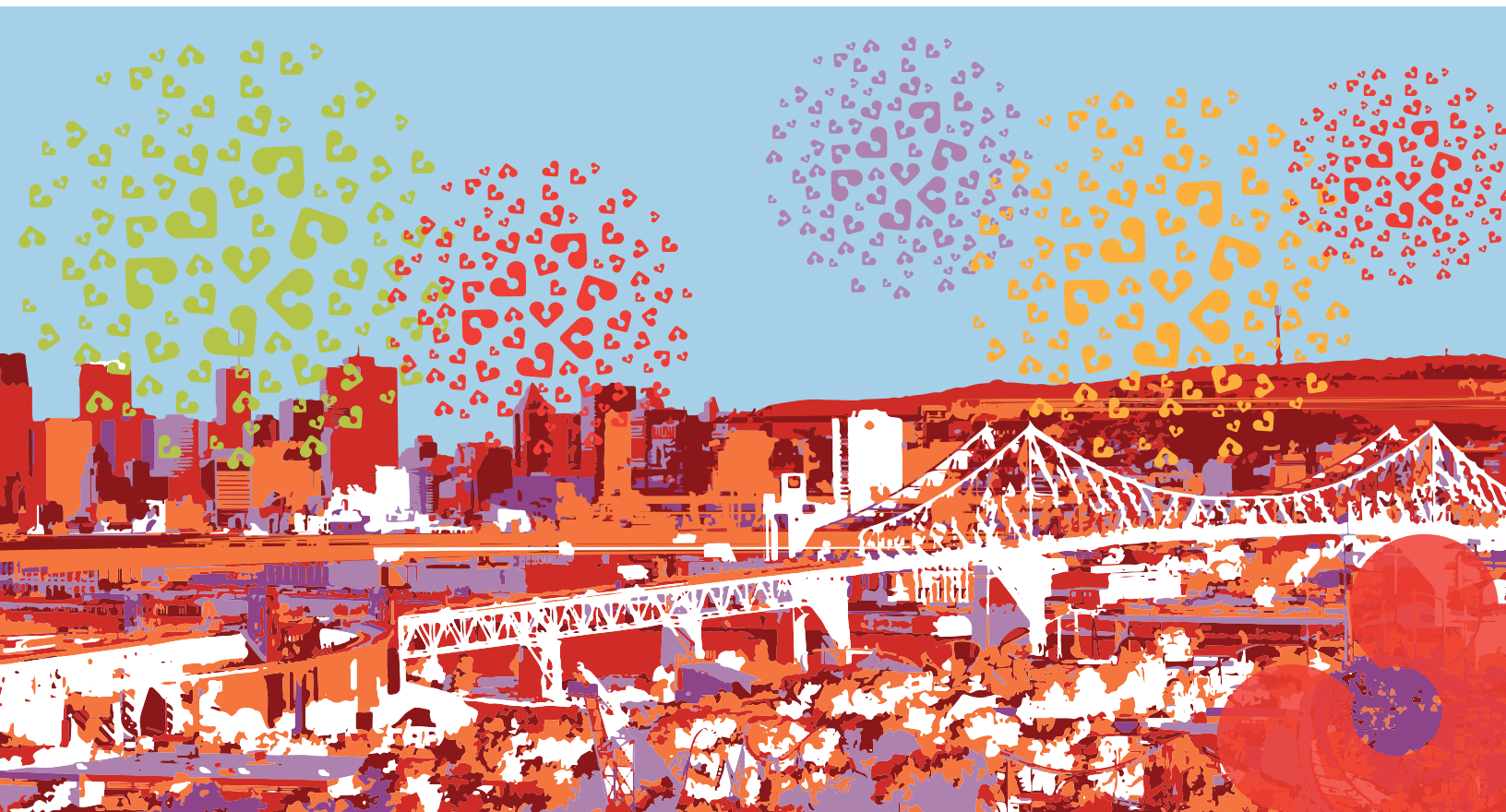
Avec ses 10 000 personnes sans domicile fixe et seulement 15 refuges, dortoirs et résidences communautaires pouvant chacun accueillir jusqu'à 400 personnes, la Croatie, pays de 4,2 millions d'habitants, est loin de répondre aux besoins criants pour les itinérants. *Ulične*, le journal de rue de Zagreb, indique que les sans-abri doivent très souvent compter sur le seul apport de bénévoles. Mais parfois, ce sont les camelots d'*Ulične* qui apportent aide et réconfort aux itinérants de leur entourage. Des camelots comme Ljilja Plackovic, une ex-itinérante qui a pu améliorer son sort grâce au journal de rue. Souvent interviewée par les médias, Ljilja raconte avec aplomb ses nombreuses tribulations et comment la vente du journal et des bouteilles consignées lui ont permis de quitter la rue pour arriver à louer une petite chambre à Zagreb. Témoin des effets de la pénurie de ressources pour les itinérants, elle déplore la mort par hypothermie de cinq de ses camarades l'hiver dernier et remarque que les femmes itinérantes qui arrivent de partout en Croatie sont de plus en plus jeunes. Malgré ses propres problèmes de santé, Ljilja est toujours disponible pour les sans-abri avec son écoute, une tasse de café et des références vers les ressources de la ville qu'elle connaît bien. (*Ulične Svetiljke/INSP*)



L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des Journaux de Rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à près de 120 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez www.street-papers.org.



TRADUCTION : ÉMILE PANET-RAYMOND



Les membres du conseil de l'arrondissement
de Ville-Marie vous offrent leurs

MEILLEURS VŒUX

VILLE-MARIE AU CENTRE DES FESTIVITÉS DU 375^E



Denis Coderre
Maire de Montréal



Valérie Plante
Conseillère de la Ville
District de Sainte-Marie



Steve Shanahan
Conseiller de la Ville
District de Peter-McGill



Richard Bergeron
Conseiller de la Ville
District de Saint-Jacques



Karine Boivin Roy
Conseillère de la
Ville désignée



Jean-Marc Gibeau
Conseiller de la
Ville désigné



311

ville.montreal.qc.ca/villemarie



[/centrevillemontreal](https://www.facebook.com/centrevillemontreal)



[@centrevillemtl](https://twitter.com/centrevillemtl)

Tis the season to be jolly

From a young age my parents would buy my brother and I Christmas presents. They had a harder life and wanted us not to be deprived like they had been. I was glad to open my Christmas present, which was a toy that I would enjoy. Those were the days in the 1970's on Hutchison Street in Outremont.

When we lived in Greece for two Christmas seasons we decorated a Christmas tree and exchanged presents. At that time I found out that the real Greek tradition for Christmas was to decorate a fishing boat. I saw it on TV then, but not at any Greek home I went to visit.

After living so many years in New Bordeaux, I've decorated my Christmas tree and put up the lights outside my house many times. This past decade I've been decorating a much smaller tree because it's more convenient. It's nice to see the lights on the street this time of year.

I know my real hope is in my saviour Jesus Christ, that's why I celebrate the holiday. He was born in Bethlehem and the wise men saw the star in the east shining over where the young child was and came to worship him. I don't like the commercialism associated with the holiday, because it loses the essence of its meaning.

I thank God that I'm still surrounded by some loving people who want to exchange Christmas cards and gifts. We wish each other Merry Christmas and eat a nice meal together. It's important not to forget others in need outside of our circle of friends. I wish everyone a Merry Christmas and may the coming year be filled with joy and love.

BILL ECONOMOU
CAMELOT MARCHÉ ATWATER



Se souvenir d'où l'on vient

Chaque matin, il croise ma vie et il me sourit. Le regarder de plus près m'a permis d'en connaître un peu plus sur lui. C'était un homme qui avait un travail dont il était fier, une famille et une vie comme tout un chacun. Maintenant, il ne fait que croiser mon chemin. La présence de ces quêteux peut sembler anodine mais il n'en est rien. Chaque matin, quand il passe devant moi, je comprends que ma vie a une stabilité.

En ce temps des Fêtes qui sera douloureux pour certains, je me permets de te dire à toi, Raymond, de prendre soin de toi. Ce sont vous, les gens de la rue, qui en quelque sorte donnez un sens à ma vie. Pour la période de Noël, je serai à mon « spot », comme d'habitude, pour me rappeler d'où je viens, et pour me dire, encore un jour de plus, que nous sommes là pour aller à la rencontre des autres. Voilà pour moi le vrai secret de la vie.

En passant, merci à tous ceux qui croisent mon chemin et qui prennent un instant pour échanger quelques mots. Et, si je peux me permettre, merci aussi à ceux qui suivent ma plume. Merci à tous ceux qui me montrent chaque matin le chemin à ne pas emprunter, celui de la consommation. Le 25 décembre, j'aurai passé une année de plus sans consommer.

Joyeuses Fêtes.

JO REDWITCH
CAMELOT MÉTRO BERRI-UQÀM



Noël et la famille

Noël est le meilleur moment de renouer avec la famille. Vous vous sentez seuls ? Il vous reste sûrement de la famille encore en vie. Pourquoi ne pas renouer avec eux ?

Je n'ai jamais invité ma sœur Marie-José chez moi. En vendant *L'itinéraire*, je me suis procuré une table de cuisine et quatre chaises puis j'ai pu inviter ma sœur avec son mari et sa fille que j'aime beaucoup pour un souper. Elle était étonnée de l'invitation. Quel bonheur !

Ma sœur Claire est à Halifax avec sa famille. J'ai peur de prendre l'avion pour aller la visiter. Donc, grâce à l'argent que je gagne avec la vente du magazine, j'affronte l'avion et je pars pour Halifax au Nouvel An. Je suis heureuse d'aller chez elle car voir ma famille est plus précieux que la peur de l'avion, donc je passe à l'action. Elle a deux beaux enfants en bas âge et lorsque je lui ai dit que je voulais jouer avec eux, elle était ravie.

Mon frère Paul habite Rosemont avec sa femme. Il a une petite fille qui s'appelle Ella. Il m'a dit que ce n'est pas les cadeaux qui comptent mais l'amour que je pourrais lui témoigner. Paul m'a demandé de parler à sa fille en espagnol comme cadeau. Et c'est super comme ça.

Mon père Brian est atteint de la maladie d'Alzheimer. Je l'aime énormément. Il a de la difficulté à me reconnaître mais il est content de me voir lorsque je le visite. Et il me dit toujours, « *I love you* » même s'il ne me reconnaît pas. Quel bonheur d'aller le voir et même s'il ne se souvient pas de moi, je sens son amour et sa chaleur. Il me dit souvent qu'il a hâte de me revoir. Quel beau cadeau d'aller le visiter.

Ma mère Madeleine, mes tantes et oncles de son côté, ainsi que mes grands-parents sont décédés. Je les aimais tendrement. Mais la vie, c'est la vie. À chacun son tour ! Par contre, il me reste d'autres membres de ma famille que j'ai hâte de visiter.

Joyeux Noël à ma famille et à tous les lecteurs de *L'itinéraire*. Merci aux clients de m'encourager. J'aime bien dialoguer avec vous. Puis passez à l'action ce Noël. Renouez avec votre famille. Et n'oubliez pas, l'amour c'est plus important que les cadeaux !

MAXINE TIMPERLEY
CAMELOT PIE IX / ONTARIO



DOSSIER



planète F
magazine

+

L'ITINÉRAIRE

QUAND LES JEUNES NOUS ÉCHAPPENT

Fugues des jeunes, parents désarmés, utilisation des réseaux sociaux pour construire son identité sociale, propos haineux divulgués ou radicalisation violente. De nombreux faits divers rapportés cette année par les médias traditionnels font état d'événements qui laissent penser aux parents, aux proches ou aux enseignants qu'ils ne comprennent pas les jeunes, qu'ils leur échappent. Et si ce raccourci n'était pas forcément le meilleur chemin à emprunter ? Si derrière chaque fugue, d'autres réflexions et visions étaient possibles ? Si derrière un profil Facebook se cachait un besoin viral de s'exprimer ? Si les réseaux sociaux assumaient aussi toutes leurs responsabilités ? Dans le cadre d'un partenariat avec *Planète F*, un magazine web indépendant qui traite des enjeux liés à la famille au Québec, *L'itinéraire* vous propose un dossier apportant quelques pistes de réflexions sur ces différentes problématiques. En complément de ce dossier, nous vous invitons à consulter les plateformes web de *Planète F* et de *L'itinéraire Extra*.

Jeunes fugueurs

L'appel de la rue

Les adolescents en fugue se réfugient souvent au Bunker, une maison d'hébergement d'urgence pouvant accueillir 17 jeunes entre 12 et 21 ans

PAR ANNE-FRÉDÉRIQUE HÉBERT-DOLBEC



En février 2016, une vague de fugues au Centre jeunesse de Laval faisait la Une de tous les médias de la province, dévoilant la pointe de l'iceberg d'une réalité méconnue. Chaque année, ces établissements sont le point de départ de plus de 6000 fugues. Mais, une fois la porte claquée, quelles promesses offre la rue à ces jeunes en quête de liberté ?

Dans les locaux du Centre de jour de l'organisme Dans la rue, Gabrielle* et Mathieu sont assis en silence, perdus dans leurs pensées. Casquette sur la tête, écouteurs dans les oreilles, le jeune homme de 22 ans regarde machinalement son cellulaire. Gabrielle, 17 ans, passe une main dans ses longs cheveux roux orangés, ses grands yeux bleus fixés sur ses genoux.






Placés sous la Loi de la protection de la jeunesse dès l'enfance, retirés de leur famille dysfonctionnelle, les deux jeunes n'ont pas tardé à sentir le désir de liberté et d'autonomie fourmiller au fond de leurs tripes. À eux deux, ils cumulent près de 800 fugues.

Au moment de notre rencontre, l'adolescente a fui le Centre jeunesse où elle résidait il y a plus d'une semaine. « J'ai fugué pour la première fois il y a cinq ans, raconte Gabrielle, d'un ton fier et déterminé. Ma mère m'avait abandonnée. Mon père n'avait pas d'argent. Et moi, habituée de m'occuper de moi-même toute seule, je devais vivre entre quatre murs avec des filles qui me faisaient chier, qui m'intimidaient. J'étais stressée la première fois, j'avais peur, mais en même temps j'étais tellement soulagée. »

Les deux jeunes sont catégoriques. Pour la plupart des adolescents placés en centres jeunesse ou en maisons de transition,

la fugue est loin d'être une solution de dernier recours. Dans les couloirs, tout le monde en parle. « Quand j'étais à L'Entre-Deux, toute l'unité a fugué en même temps, se souvient Gabrielle. On s'est toutes retrouvées à l'organisme La Passerelle, un refuge pour les femmes. On l'appelait L'Entre-Deux numéro 2. »

Malgré son jeune âge et son apparente vulnérabilité, l'adolescente a rapidement pris ses aises dans la rue. Très vite, elle apprend à évaluer d'un coup d'œil les gens qu'elle croise sur sa route, et surtout, à ne pas avoir peur de dire non. Sa perspicacité lui a valu de toujours se tenir loin des drogues dures, de la criminalité et des

-  70 % des jeunes hébergés en Centre de réadaptation au Québec ne fuguent pas
-  Une majorité (68 %) le fait pour moins de 24 heures
-  Près des deux tiers d'entre eux ne passent à l'acte qu'une seule fois
-  18 % des jeunes fuguent trois fois et plus
-  17 % fuguent 72 heures et plus

Source : Les fugues reliées à l'exploitation sexuelle : état de situation et solutions, André Lebon, 10 mars 2016 <http://www.msss.gouv.qc.ca/documentation/salle-de-presse/medias/rapport-lebon-mars2016.pdf>

réseaux de prostitution. « *Quand je pars, je vais souvent chez des amis ou chez mon père. Il ne s'inquiète pas pour moi. Il sait que j'ai une tête sur les épaules. Il m'a appris les ressources fiables de la rue, et ce que je devais éviter. Je me suis toujours arrangée pour ne pas me mettre dans la marde, pour pouvoir vivre une vie normale à mes 18 ans.* »

Ressources et pièges

Une fois dans la rue, les jeunes trouvent rapidement les ressources nécessaires à leur survie. Tous connaissent les lieux propices aux trafics de drogue et aux réseaux de prostitution, dont les parcs Émilie-Gamelin et Beaudry, le terrain devant la tour de Radio-Canada et le Tim Hortons du Village gai. « *C'est le moyen le plus simple pour la plupart, de subvenir à leurs besoins. Il ne faut pas chercher plus loin* », affirme Mathieu.

En Centre jeunesse, étant donnée la propension des fugues, les intervenants n'hésitent pas à informer les jeunes de l'existence de refuges pour les mineurs en situation d'itinérance. « *C'est préférable à ce qu'ils dorment dans la rue* », soutient Martin Pelletier, éducateur responsable du volet sexologie, toxicomanie et gangs de rue au Centre jeunesse de Montréal.

Les organismes, tels que Dans la rue, qui accueillent les jeunes en situation précaire, ont une entente avec le Service de police de la Ville de Montréal et la Direction de la protection de la jeunesse afin de pouvoir accueillir et héberger ces jeunes. Un geste généralement considéré comme illégal.

« *Nous sommes complémentaires aux autres ressources, afin de régler la situation conflictuelle à l'origine de la fugue* », explique Dave Dumouchel, coordonnateur de l'intervention de l'organisme Dans la rue. Les travailleurs sociaux et psychologues de l'organisme ont mis au point une grille d'évaluation qui pourra éventuellement être partagée avec les autres intervenants.

« *Nous sommes dans une approche de réduction des méfaits. La grille sert à évaluer les risques inhérents à la fugue et les pistes de solution. On laisse du temps au jeune. Il vient ici, où il se sent en sécurité. Et on travaille avec lui pour l'amener à vouloir retourner à son point de départ* », ajoute-t-il.

La fugue comme passage

Selon plusieurs intervenants, la fugue n'a pas toujours que des répercussions négatives. Dans plusieurs cas, elle fait partie du processus de réadaptation et peut même contribuer à la progression d'un jeune dans sa recherche d'autonomie et de responsabilités. « *La fugue en soi n'est pas un problème*, précise la directrice générale du Réseau Enfants-Retour, Pina Arcamone. *C'est plutôt une échappatoire à un problème préexistant, comme un problème de communication, d'abus ou d'intimidation.* »

« *Toutes les fugues sont uniques, comme chaque histoire qui se trouve derrière*, ajoute M. Pelletier. *Dans bien des cas, le jeune quitte le milieu où il est encadré pour combler un manque. Si on met le doigt dessus rapidement, on évite que ces jeunes vulnérables soient repérés par les réseaux criminels.* »

Mathieu, pour sa part, n'a pas été aussi chanceux. « *J'ai fait ma première fugue à 11 ans. Déjà à cet âge-là, je fumais, je me gelais et je buvais de l'alcool. Dès que j'ai entendu le mot fugue pour la première fois au Centre jeunesse, ça a sonné comme une promesse de liberté, de fun, de pouvoir consommer autant que je voulais et de rencontrer des filles.* »

Dès son premier séjour dans la rue, il suit un ami de son père motard, dans le quartier Saint-Michel. Il se retrouve entouré d'hommes dans la

Encadrement intensif



Dans 80% des cas, la méthode porte ses fruits



En moyenne, un jeune passera 1,61 jour en encadrement intensif



54% y passeront 31 jours et moins



45% entre 32 et 120 jours

Source : Les fugues reliées à l'exploitation sexuelle : état de situation et solutions, André Lebon, 10 mars 2016 <http://www.msss.gouv.qc.ca/documentation/salle-de-presse/medias/rapport-lebon-mars2016.pdf>

mi-vingtaine. Sous ses yeux d'enfants, il voit circuler des armes à feu, des couteaux, de la cocaïne et du cristal meth. Il assiste à des fusillades, et participe lui-même aux activités illicites du gang de rue qui l'a adopté.

« *C'est difficile pour la société de comprendre pourquoi ces jeunes tombent dans ces pièges, et surtout pourquoi ils y restent*, signale Mme Arcamone. *Mais c'est injuste de croire qu'ils ont un choix. Bien vite, les proxénètes et les gangs de rue, qui se présentaient au départ comme de bons samaritains, deviennent menaçants.* »

Encadrement intensif

Les adolescents qui, comme Mathieu, se mettent en réel danger, représenteraient une minorité, selon le rapport Lebon sur les fugues commandé par la ministre déléguée à la Protection de la jeunesse, Lucie Charlebois, à la suite de la médiatisation des fugues au Centre jeunesse de Laval.

Lorsque le comportement d'un jeune le met à risque, ou menace autrui, les Centres jeunesse peuvent avoir recours à l'encadrement intensif (EI). Le séjour dans cette unité, où toutes les portes sont verrouillées, a une durée de base de 30 jours.

Malgré de nombreuses rencontres avec des psychologues, travailleurs sociaux et autres intervenants, ainsi que plusieurs séjours en encadrement intensif, Mathieu et Gabrielle n'ont jamais senti l'envie de revenir dans la marge et de se plier aux règlements du Centre.

« *Personne ne change à cause de l'encadrement intensif. Plus les jeunes sont enfermés, plus ils ont envie de partir. Je me suis toujours senti incompris par mes intervenants. Maintenant, je comprends un peu mieux pourquoi. J'ai été pimp pendant un bout. Ils avaient peur que j'incite les autres à fuguer pour les entraîner dans mon réseau* », raconte Mathieu.

Pour Alexandra Caron, intervenante sociale qui a elle-même déjà vécu dans la rue, l'encadrement trop strict est rarement la solution avec les jeunes qui rejettent l'autorité. « *La plupart de ces jeunes peuvent s'en sortir parfaitement, mais ils n'auront probablement jamais de parcours typiques. C'est ce qu'il faut apprendre à respecter en premier, avant de pouvoir les aider. Cette société qu'ils rejettent avec autant d'ardeur doit être capable de leur montrer qu'il y a une place pour leurs talents et leurs différences.* » ■



Où es-tu mon fils ?

La roulotte de l'organisme Dans la rue, qui offre un répit temporaire aux jeunes en situation de précarité, reçoit annuellement plus de 15 000 visites

PAR ANNE-FRÉDÉRIQUE HÉBERT-DOLBEC 

Les fugues ont un impact non seulement sur les jeunes qui les vivent, mais également sur leur entourage. L'inquiétude et la peur de la récurrence rongent constamment les familles de ces adolescents téméraires. Témoignage d'une mère qui a vécu le pire.

Jeudi soir, 21 h. Le téléphone sonne et affiche un numéro inconnu. Karine* sent son cœur s'accélérer dans sa poitrine. Elle décroche. « Madame Leblanc, je vous appelle du Centre jeunesse. Nicolas a encore fugué. »

Depuis deux ans, Nicolas, 17 ans, a fait plus d'une cinquantaine de fugues. Pourtant, encore aujourd'hui, après avoir vécu l'expérience d'innombrables fois, sa maman, Karine, doit à nouveau trouver au fond d'elle-même la force de ne pas s'effondrer. « Ça vient toujours me chercher comme la première fois, raconte Karine. Je me sens tellement impuissante. C'est mon fils, je sais qu'il ne va pas bien, j'ai peur pour lui. En même temps, je ne peux pas arrêter de vivre. Quand ça arrive, il faut que je continue, que je travaille, que je m'occupe le cerveau. J'essaie de protéger le reste de ma famille. »

En 2014, Karine a dû faire le choix déchirant de placer Nicolas, son fils aîné, sous la Loi de la protection de la jeunesse. Atteint d'un trouble de déficit de l'attention avec hyperactivité, d'un trouble du spectre de l'autisme, de troubles relationnels, anxieux et obsessionnels compulsifs, le jeune adolescent de 15 ans devenait dangereux, physiquement et psychologiquement, pour sa famille.

Après quelques mois au Centre de réadaptation en déficience intellectuelle (CRDI), où il fait ses premières fugues ainsi qu'une tentative de suicide, Nicolas est pris en charge par un Centre jeunesse.

* Les noms des jeunes fugueurs ont été changés afin de préserver leur anonymat.

Dès janvier 2015, les fugues se multiplient. « Au début, il ne partait jamais bien longtemps. Il allait chez un membre de la famille, d'où il m'appelait. Il voulait revenir à la maison. Ça me déchirait le cœur. C'est mon enfant, la moitié de moi, et il faisait tellement pitié. »

À la merci de la rue

Au fil du temps, l'adolescent découvre les ressources de la rue. Lorsqu'il part, il le fait de plus en plus longtemps, sans donner de nouvelles à sa famille et à ses intervenants. Il flâne dans la métropole, fréquente les refuges pour itinérants et survit en demandant de la monnaie et de la nourriture aux gens qu'il rencontre sur sa route.

Même lors de séjours en encadrement intensif, où il ne peut circuler librement et où toutes ses sorties sont accompagnées, il parvient à déjouer la vigilance de ses gardiens, et à prendre la poudre d'escampette.

« Mon fils est extrêmement intelligent et débrouillard. Je sais qu'il trouve toujours des solutions pour se nourrir et se loger. Il est beau, il paraît bien. Les gens n'ont pas de crainte vis-à-vis de lui, et n'hésitent pas à l'amener dans leur voiture. Il s'est déjà retrouvé à Rouyn-Noranda », ajoute Karine.

En mai, lors d'une énième fugue, Nicolas passe sept jours chez un individu connu pour ses liens avec les réseaux de prostitution. Impossible pour Karine de savoir ce que son fils a dû faire en échange d'un hébergement : sa version des faits est incohérente et change constamment. « Depuis, chaque fois qu'il fugue longtemps, je sais qu'il est probablement en danger. Je suis tellement inquiète. Jusqu'où ça va aller ? Va-t-il tomber dans les drogues dures ? Quand je le vois, j'ai souvent peur que ce soit la dernière fois », soupire-t-elle, ébranlée par l'émotion.

Entamer les recherches

Généralement, lorsque les jeunes hébergés en Centre jeunesse fuguent, c'est ce dernier qui doit avertir les parents et les policiers, et les assister dans l'enquête.

Mais parfois, lors des fugues prolongées de son fils, après des heures d'attente insoutenable, Karine a recours aux réseaux sociaux, un outil de recherche inestimable, qui peut facilement se transformer en cadeau empoisonné. « *La plupart du temps, quand j'ai lancé un appel sur Facebook, j'ai réussi à retracer le chemin de Nicolas. Les gens le voyaient dans les stations-service, dans la rue. Ils n'hésitaient pas à m'écrire. Ça nous a souvent permis de le retrouver beaucoup plus facilement.* »

Parfois, cependant, la douleur est trop grande pour affronter les regards. De plus, les réseaux sociaux impliquent que tout l'entourage de Nicolas, ses professeurs, ses sœurs, ses camarades de classe, réalisent l'ampleur de ses problèmes.

« *J'ai été vraiment chanceuse, soutient Karine. Je n'ai jamais eu à subir de commentaires déplacés ou de jugements sur mon rôle de mère. Les gens ont eu une grande empathie. Mais il y a un moment où tu ne peux pas supporter les commentaires, les questions, l'angoisse à toujours regarder s'il y a du nouveau. La peine est trop grande.* »

Pina Arcamone, directrice générale du Réseau Enfants-Retour a vu l'émergence des réseaux sociaux dans les cas de jeunes fugueurs au Québec. Impliquée au sein de l'organisme depuis plus de 20 ans, elle a été témoin de leur influence, de leurs ressources, mais aussi de leurs multiples pièges. « *Les gens ne demeurent pas indifférents lorsqu'une nouvelle de disparition passe sur leur fil d'actualités. Ils n'hésitent pas à partager. Les médias sociaux permettent de rejoindre très rapidement le réseau du jeune et de connaître ses allées et venues.* »

Toutefois, cet outil constitue aussi très souvent un terrain de jeu de choix pour les prédateurs. « *Les jeunes en fugue sont à la recherche de quelque chose. Les prédateurs se présentent comme des bons samaritains, prêts à leur offrir ce qui leur manque. Sur internet, c'est facile de communiquer, d'échanger des confidences. Ça crée un faux sentiment d'affection* », ajoute-t-elle.

Les réseaux sociaux nécessitent donc une toute nouvelle forme d'intervention de la part des travailleurs sociaux qui accompagnent les jeunes en difficulté. « *On doit constamment faire de la prévention dès le plus jeune âge* », raconte Martin Pelletier, éducateur responsable du volet sexologie, toxicomanie et gangs de rue au Centre jeunesse de Montréal. « *Qui acceptes-tu comme ami et pourquoi? Comment tu te présentes sur ton profil? Quelles sont les photos que tu partages? As-tu besoin d'avoir autant d'amis? Il faut expliquer aux jeunes qu'il y a une distinction entre les médias traditionnels et les réseaux sociaux. Une fois que c'est sur le web, ça ne s'efface pas, et ça peut éventuellement nuire à leur réinsertion.* »

Quel avenir pour un fugueur récidiviste ?

Bien que le présent soit effrayant et incertain, c'est surtout l'avenir qui angoisse Karine. « *Dans quelques mois, mon fils aura 18 ans. Il faudrait qu'il soit autonome, qu'il trouve un travail et un appartement. Mais il n'a jamais travaillé. Il n'a pas de carte de guichet, pas de numéro d'assurance sociale.* »

Les intervenants du Centre jeunesse, toutefois, ont affirmé à Karine ne plus être en mesure d'aider Nicolas. Selon elle, son fils ne reçoit donc pas les soins appropriés à sa condition, mais n'est tout de même pas assez hypothéqué pour être admis dans un hôpital spécialisé en soins psychiatriques. « *Tant qu'il n'y a pas atteinte à son physique ou à celui des autres, Nicolas sera laissé à lui-même. Je ne peux le reprendre à la maison, on s'ennuie tous de lui, mais c'est trop difficile, on n'a pas les outils pour l'aider. Ça me fait tellement de peine, je l'aime et il a tellement de bons côtés.* »

Soutien aux parents

Chaque année, l'équipe de soutien et d'aide aux familles de Réseau Enfants-Retour traite plus de 1600 appels de prévention. Plusieurs de ces appels proviennent de parents inquiets qui craignent que leur enfant planifie de faire une fugue, ou de parents qui ont des questions sur l'attitude à prendre lorsque l'adolescent en fugue revient à la maison.

Réseau Enfants-Retour a publié un éventail de brochures et documentations sur la prévention, ressources qui permettent aux parents de soutenir leurs adolescents pendant cette période tumultueuse. Les documents suivants sont disponibles sur le site Web de l'organisation reseauenfantsretour.org : *L'exploitation sexuelle d'adolescents* et *Les fugues chez les adolescents : signes avant-coureurs, prévention et mesures à prendre*. ■

Entre le 1^{er} janvier 2012 et 31 octobre 2016, Réseau Enfants-Retour a ouvert 298 dossiers de fugue impliquant 238 jeunes en fugue entre 12 et 17 ans, provenant de toutes les régions du Québec.



97 % ont été retrouvés sains et saufs



75 % étaient des filles et 25 % des garçons



61 % ont fugué alors qu'ils étaient sous l'autorité de la Protection de la jeunesse, dans un foyer de groupe ou d'accueil



39 % se sont enfuis de la résidence familiale



11 % ont été en fugue durant plus de 100 jours



Réseaux sociaux

Les jeunes face au numérique

PAR ALEXANDRA GUELLIL



Facebook, Twitter, Instagram ou Snapchat ne sont que quelques-uns des réseaux sociaux prisés par les jeunes enfants et adolescents. Certains d'entre eux les utilisent pour socialiser voire se créer une personnalité en ligne et y trouver de la reconnaissance. Une utilisation qui peut être à double tranchant.

Photos de familles ou des proches partagées ou « aimées » par une large communauté, demandes d'amitiés, test de popularité lors d'un événement personnel vécu, etc. Ce ne sont que quelques exemples des pratiques récurrentes en ligne de nombreux utilisateurs. Selon les statistiques du CEFRIO*, un organisme dont la mission est d'accompagner les entreprises et organisations dans la transformation de leurs processus et pratiques d'affaires par l'appropriation et l'utilisation du numérique, un peu plus de 60 % des adultes sont utilisateurs des médias sociaux au Québec. 40 % sont donc a priori des jeunes.

Selon les mêmes statistiques, « tous les internautes de 18 à 24 ans interrogés et la quasi-totalité (97,5 %) des 25 à 34 ans réalisent au moins une activité sur les médias sociaux dans le cadre de leur utilisation personnelle d'internet ». Et comparativement à l'année 2013, l'utilisation des réseaux sociaux chez les 18 à 44 ans est en croissance.

Devant cet intérêt grandissant se pose la question de baliser l'utilisation des réseaux sociaux et surtout de mieux comprendre le concept de l'identité numérique soit, comme l'explique Maude Bonenfant, professeure au Département de communication sociale et publique de l'UQÀM, « toutes les activités que l'on va avoir avec les technologies informatiques plus particulièrement de communication. Ces actions laissent des traces et vont participer à une construction identitaire ». Tout comme un passeport ou une carte d'identité

le font dans le « réel », ces actes effectués en ligne permettent de tirer le portrait d'un utilisateur.

En d'autres termes, qu'il s'agisse de Facebook, Instagram, Gmail ou d'un blogue personnel, en plus d'être des interfaces permettant de développer nos réseaux, elles sont aussi des banques de données plus ou moins complètes sur les utilisateurs. « S'il y a une spécificité pour les jeunes utilisateurs, explique Maude Bonenfant, c'est que pour eux, il n'y a pas de séparation entre le réel et le virtuel. Leur construction identitaire se fait autant sur les réseaux sociaux qu'à l'école. » Il est donc nécessaire de comprendre que « pour eux, ce qui se passe en ligne a des effets réels dans leur vie quotidienne ».

Et au CEFRIO de préciser dans son étude que plus de la moitié des internautes de 18 à 44 ans (57,9 %) se connectent à leur compte sur les réseaux sociaux chaque jour, alors que cette proportion baisse à 36,5 % chez ceux de 45 ans et plus.

Reconnaissance en ligne

S'il est vrai que les réseaux sociaux favorisent une plus large communication, Mme Bonenfant rappelle que leur usage « permet aux jeunes de sortir de l'homophilie, de contacter des personnes qui ont un écho avec leur propre réalité, de développer des habiletés ainsi qu'un support en ligne. C'est aussi un moyen de développer une forme de reconnaissance sociale » matérialisée par le nombre de « j'aime » ou de followers s'ajoutant à un groupe social qui existe dans la vie réelle. « Ce que l'on observe aussi, c'est que certains canaux vont s'installer. Instagram sera utilisé pour un groupe d'amis plus large tandis que l'envoi de messages textes sera réservé aux personnes plus proches. Les jeunes vont ainsi développer une certaine codification de leurs relations à travers leurs différents réseaux sociaux ».

Mais cette soif de reconnaissance et d'approbation virtuelle peut mener à certaines dérives. « Parler de mort ou réaliser des égoportraits

* Le CEFRIO précise que ces statistiques doivent être « interprétées avec prudence. »

dans des situations dangereuses ne sont pas l'unique lot des jeunes. C'est certain que si l'entièreté de la reconnaissance et de la valorisation de soi passe par les "j'aime", on peut se poser des questions sur la confiance en soi que l'on est en train de développer. C'est comme toutes les choses, il faut un équilibre », insiste Mme Bonenfant.

Quant à l'obsession du « like » ou ce concept de dépendance au virtuel, ce ne sont pas des troubles qui sont reconnus officiellement par le manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM). Dans une entrevue pour Psychologies.com, Michael Stora, psychologue et psychanalyste spécialiste des mondes du numérique explique pourtant que « pour comprendre ces conduites compulsives, il faut s'intéresser à ce que la personne cherche sur ces sites : un rapport avec l'autre ». Un besoin qui, ajoute-t-il, est loin d'être nouveau.

À partir de quand ce besoin peut-il être considéré comme néfaste pour les jeunes ? À ce sujet, les réponses ne sont pas unanimes. Notons tout de même les précisions du rapport de l'Académie française des sciences publié en 2013 qui souligne que les réseaux sociaux se caractérisent avant tout par la diversité des usages. « La plupart des jeunes les utilisent comme un espace d'expérimentation et d'innovation qui leur permet de se familiariser avec le monde numérique, de se définir eux-mêmes et de définir le monde qui les entoure. Ils y mettent en jeu à la fois la recherche d'eux-mêmes et la recherche d'une socialisation », écrit-on dans le rapport avant de préciser « qu'en dehors des problèmes liés à des mauvais usages, leur danger principal est de ne pas pouvoir effacer les traces qu'on y laisse, même si on le désire. Une éducation précoce à leurs dangers, mais aussi à leurs modèles économiques, est donc indispensable ».

Accompagner les jeunes

Même son de cloche pour Nellie Brière, consultante en stratégies de communication numérique et médias sociaux, qui pense « qu'il est essentiel d'accompagner nos jeunes dans l'usage des réseaux sociaux ». Elle pense que « l'on diabolise souvent l'outil technologique » lorsqu'on le considère comme l'unique responsable de la cyberintimidation. « Si on la voit autant, c'est parce qu'on y a accès, parce que les réseaux sociaux amplifient ce qui existe déjà dans le réel et qu'il y a une certaine absence des personnes qui ont un rôle de guide pour les jeunes utilisateurs », dit-elle.

Ces personnes sont à la fois les parents mais aussi les enseignants qui ont, pour la consultante, la responsabilité de les accompagner dans leur usage des réseaux sociaux. « On ne peut pas juste leur montrer comment ça marche et s'en aller. Il faut accompagner les jeunes sur tous les aspects, qu'il s'agisse de développer leur présence,

Usage des réseaux sociaux

- Ils sont utilisés par **7** adultes québécois sur **10**
- **8** internautes québécois sur **10** utilisent les médias sociaux pour consulter du contenu, se connecter à leur compte, relayer ou partager du contenu, interagir avec d'autres ou créer du contenu
- La très grande majorité des jeunes âgés de **18 à 24 ans** et de **25 à 34 ans** utilisent les médias sociaux
- Quotidiennement, les jeunes internautes sont proportionnellement plus actifs sur les médias sociaux que leurs aînés
- Les sites **YouTube (70,9 %)** et **Facebook (70,2 %)** sont les plus utilisés par les internautes québécois. Quant aux visites quotidiennes, Facebook est loin devant avec près de la moitié des internautes (**48,9 %**) qui le visitent chaque jour
- De manière générale, les jeunes internautes considèrent davantage les avis et les recommandations provenant des réseaux sociaux que leurs aînés lorsqu'ils magasinent

Source : Étude NETendances 2014 - cefrio.qc.ca

de savoir réagir face à l'intimidation ou à l'accès quasi illimité à ces plateformes. Le problème, c'est que bon nombre de parents ne connaissent pas ces aspects-là. C'est à ce moment-là que les professeurs peuvent intervenir. Mais là encore, avec notre système d'éducation actuel au Québec, on ne peut pas forcément leur rajouter cette tâche supplémentaire. »

Maude Bonenfant plaide aussi pour plus d'imputabilité qu'elle suggère « partagée entre les utilisateurs, les personnes responsables des jeunes, mais aussi les compagnies ». Ces dernières ont, selon elle, une responsabilité « dans la façon dont elles vont structurer les plateformes. Quand on facilite l'envoi de contenu qui peut se faire parfois de façon automatique, on peut se demander si les plateformes n'ont pas un rôle d'information plus important à jouer. »

La professeure donne l'exemple de Snapchat qui a eu pendant longtemps une ligne de vente mettant en avant l'autodestruction des fichiers envoyés. Ceci alors que « certains jeunes ont eu des comportements qu'ils n'auraient pas eus si ce n'était pas le cas, oubliant que des captures d'écran sont toujours possibles. »

Ce n'est donc pas pour rien si aujourd'hui, le réseau social met un avertissement aux utilisateurs afin d'éviter les dérapages. « Ceci étant dit, rappelle Mme Bonenfant, il ne faut pas se leurrer, on parle d'entreprises privées qui suivent une logique de capitalisme communicationnel : plus on communique, plus la compagnie fait de l'argent. » Voilà pourquoi elle plaide pour une intervention du législatif qui bien qu'actuellement en retard, serait, selon elle, « plus apte à baliser l'utilisation des réseaux sociaux et à préciser ce que l'on peut ou non accepter socialement pour protéger les citoyens ».

Seul hic, si l'État se doit de baliser notre utilisation des réseaux sociaux par des lois, quel rôle doit-on donner aux utilisateurs, qui consciemment ou non, donnent accès à bon nombre de leurs données qui, ordinairement, relèveraient de leur vie privée ? ■



PHOTO : ÉMILIE TOURNEVACHE

Maude Bonenfant



Veillée en hommage aux victimes des attentats du 13 novembre 2015 de Paris. Photo prise dans le centre de Strasbourg

Radicalisation des jeunes

Comprendre pour mieux prévenir

PAR ALEXANDRA GUELLIL

L'ITINÉRAIRE

En mai 2015, la stupeur l'a emporté au Québec lorsque des jeunes étudiants du Collège Maisonneuve ont quitté le pays pour combattre en Syrie. Surfant entre la consternation et le besoin de comprendre le phénomène de la radicalisation, les médias traditionnels ainsi que la classe politique ont mis en place de nombreuses mesures axées sur la prévention.

« Selon sa mère, Idir* a été poussé à perdre confiance en la société québécoise et a été victime d'un véritable travail de manipulation mentale, à tel point que cet enfant doux et attaché à sa famille en est arrivé à quitter le giron familial pour aller participer à un conflit dont il se fichait éperdument il y a encore quelque temps », écrit Stéphane Berthomet, spécialiste des questions de terrorisme dans son livre *La Fabrique du djihad, radicalisation et terrorisme au Canada*. « Rien selon elle, même a posteriori, ne pourrait confirmer cette radicalisation ou ce changement d'état d'esprit qui a conduit son enfant à s'envoler vers l'inconnu. »

Les interrogations ont été nombreuses en mai 2015 lorsque le Québec a appris que des étudiants avaient quitté le pays pour faire le djihad. Beaucoup se sont empressés d'offrir des réponses et des clés pour expliquer les raisons de la radicalisation de ces jeunes Québécois. Mais, ce qui est valable pour un étudiant, ne l'est sûrement pas pour un autre. « Il n'existe pas de définition universelle de la radicalisation, tout comme celle du terrorisme. Et s'il y a des signes précurseurs, il n'y a pas de profil type, confirme le directeur du centre de prévention de la radicalisation menant à la violence Herman Okomba-Debarice. Globalement, on sait que quelqu'un qui utilisera la violence pour imposer son idéologie aux autres correspond à de la radicalisation. Mais être radical n'est pas forcément une mauvaise chose et l'Histoire nous le prouve ». Les facteurs de vulnérabilité des individus sont souvent les indices qui permettent de repérer les premiers signes d'une radicalisation violente. « Ces facteurs sont en lien avec tout ce qui prédispose un individu à recevoir et à accepter un message violent », précise M. Okomba-Debarice.

* Le nom du jeune a été changé afin de préserver son anonymat.

À Stéphane Berthomet d'expliquer dans son livre « qu'il n'existe évidemment pas, face à un phénomène aussi complexe, de profil unique de djihadiste qui soit applicable aux différentes méthodes de recrutement pour le djihad. On sait que les plus fragiles et les plus sensibles à la manipulation sont les jeunes, et c'est donc au plus tôt qu'il faut chercher à construire chez eux une forme "d'imperméabilité" aux arguments des intégristes, fondamentalistes et autres radicaux. »

Montée des crimes haineux

Si les caméras ont souvent été tournées vers ces jeunes occidentaux qui se sont engagés dans une guerre qui paraît lointaine, il semble que ce ne soit plus le principal risque aujourd'hui. Cécile Rousseau, professeure à l'Université McGill, appelle d'ailleurs à la prudence quant à ce besoin d'apporter des réponses à tout prix. Elle estime que le risque le plus présent serait lié à la montée de l'extrême droite et à une prédominance des discours radicaux. « On n'est pas passé de la radicalisation à une montée de l'extrémisme, c'est juste qu'on a toujours eu des œillères quant à toute cette question des tensions entre les communautés », pense-t-elle. Ces frictions existeraient donc depuis de nombreuses années. Elles se traduisent par des prises de position qui ont pour vocation de « déshumaniser l'autre », se caractérisent par « un langage accordant moins de droits à une minorité », confortant « une majorité dans ses présupposés ».

À la fin du mois d'octobre dernier, le centre de recherche Sherpa de l'Institut universitaire rattaché au CIUSSS Centre-Ouest-de-l'Île-de-Montréal en partenariat avec la Fédération des cégeps a publié les résultats d'une étude menée dans huit cégeps du Québec, auprès de 1894 étudiants, sur les déterminants du soutien à la radicalisation violente chez les cégépiens. Bien que cette recherche ait fait couler de l'encre et ait été jugée comme « non représentative » et assimilée à « un document politique sans valeur scientifique », elle apporte tout de même une certaine compréhension des mécanismes de radicalisation en identifiant d'autres causes que celles de la religion ou de la religiosité.

Cette étude conclut entre autres que « le vivre ensemble dans les collèges se porte bien » malgré le fait que « des propos racistes

Les jeunes ont dit...

Voici quelques observations partagées par les 183 étudiants sondés par l'équipe de recherche du Sherpa rattaché au CIUSSS Centre-Ouest-de-l'Île-de-Montréal en partenariat avec la Fédération des cégeps.

Sur le vivre ensemble

« Je crois qu'on fait un plus grand problème de ce qui n'est pas toujours un problème. On tend souvent à ne pas mettre les choses en perspective. C'est normal d'être différent et il ne faut pas avoir peur de ce que les autres pensent, il faut en tenir compte, mais pas être paralysés par cela. »

« Je trouve que la xénophobie et les commentaires racistes sont extrêmement présents. J'entends quotidiennement des gens faire des commentaires époustouflants. Je pense qu'il serait important de faire quelque chose, parce que les gens se cachent le visage, mais lorsque des Caucasiens se retrouvent entre eux, ils se permettent de dire des choses qui sont, à mon avis, inacceptables. C'est un problème auquel il faut vite trouver une solution. »

Sur la discrimination

« L'intimidation et la discrimination sont des sujets tabous au cégep. »

« Bien que pour la majorité des professeurs, les relations intercommunautaires ne soient pas un problème, il y a encore quelques professeurs notamment dans les domaines de base qui tiennent des propos racistes, xénophobes et homophobes durant leurs cours. »

« Dernièrement, j'ai entendu de nombreux propos racistes envers les réfugiés syriens car de nombreux Québécois se fient à l'information diffusée dans les médias. Cette situation de méconnaissance des Québécois de la réalité du monde arabe m'attriste beaucoup. »

Sur la radicalisation

« Tout le monde est oppresseur peu importe leur couleur ou religion ou origine... personne n'y échappe même pas les groupes d'opresseurs. En fin de journée, il n'est pas question de qui vit le plus difficilement ou qui est le méchant ou le bon, mais bien de qui veut changer les choses peu importe la difficulté que ce dernier vit. »

« Je suis malade, pour avoir vécu la violence de mon père dans l'enfance, je ne tolère plus aucune fausseté identitaire (...) les gens sont devenus radicaux et je ne peux même plus respirer. Il suffit que je les regarde et je suis attaquée alors qu'eux me regardent sans cesse (...) Où va nous mener notre incapacité à nous remettre en cause, comment une société qui n'est jamais coupable va-t-elle évoluer ? »

Sur la responsabilité des médias

« Les médias, ils stigmatisent certains groupes ethniques et la façon dont ils abordent certains événements. Comme avec la disparition des jeunes filles dernièrement. »

et haineux» soient fréquemment rapportés. « Les gestes haineux qui étaient très rares au Québec il y a quelques années sont devenus malheureusement trop fréquents », appuie Cécile Rousseau. L'autre observation faite dans d'autres pays montre que « les hommes et les jeunes de moins de 25 ans sont plus susceptibles de soutenir la radicalisation violente alors que les personnes ne se réclamant pas d'une religion, les étudiants originaires du Québec et les migrants de deuxième génération rapportent plus de soutien à la radicalisation violente que les personnes ayant une religion et les immigrants de première génération ».

Notons aussi qu'un des facteurs de risque rapporté par l'étude est en lien avec la dépression, les expériences violentes personnelles ou familiales passées tandis que la religiosité apparaît bien plus comme un facteur protecteur face au soutien à la radicalisation violente.

Briser le silence

Devant à la radicalisation d'un jeune, ce sont souvent les parents et les familles qui se retrouvent désarmés. L'anthropologue Dounia Bouzar, qui a longtemps été à la tête d'un centre de prévention contre les dérives sectaires liées à l'islam en France, a d'ailleurs mis en lumière plus de six raisons poussant un jeune à la radicalisation violente. « Ils vont proposer au jeune qui a posté sur son réseau social qu'il voudrait un monde plus juste de s'engager pour plus de justice dans lequel il n'y a pas de pauvres et où la solidarité et la fraternité sont présentes », dit-elle dans une entrevue accordée au mondafrique.com

Dounia Bouzar explique ainsi que le jeune va être amené à se méfier de tous les adultes qui l'entourent. « Ils vont lui faire croire que tout le monde lui ment, que ce n'est pas que du mensonge et qu'il y a bien des sociétés complotistes qui gardent le pouvoir pour elles », peut-on lire dans cette même entrevue.

L'exemple le plus proche de nous est lié à l'utilisation de certains textes religieux, toutes religions confondues, sortis de leur contexte, afin d'amener le jeune à se méfier de plus en plus des autres et donc à s'en éloigner. Mme Bouzar insiste dans la plupart de ses écrits sur le rôle clé des parents et de la famille qui, bien qu'ils n'aient pas la partie facile, ont tendance à se sentir coupables en plus d'être repoussés par leur jeune. Elle plaide donc pour l'importance de faire appel aux émotions et aux souvenirs de l'enfance afin de préserver le lien avec ce dernier.

Et à Cécile Rousseau de rappeler qu'une des façons de prévenir le phénomène serait d'offrir des espaces de discussion à ces jeunes. « Nul besoin de créer un consensus obligatoirement, il faut juste que ce jeune sache qu'il peut s'exprimer et partager des idées avec d'autres personnes qui ne pensent pas comme lui. Se radicaliser pour un jeune, c'est très bien ! Cela signifie qu'il n'est pas d'accord avec l'ordre social en place. » Cet espace peut s'organiser en famille ou entre amis tant que le jeune trouve sa place pour « sortir du silence ou d'une position moralisante » et qu'il puisse « confronter ses pensées, ses idées, avec d'autres qui ne pensent pas forcément comme lui ».

En novembre dernier, lors de la conférence internationale sur la lutte contre la radicalisation des jeunes par internet organisée par le Québec et parrainée par l'UNESCO, Philippe Couillard a présenté plusieurs mesures destinées à prévenir la radicalisation des jeunes. En utilisant « les mêmes outils que les djihadistes », c'est-à-dire internet et les réseaux sociaux.

Au Québec, au début de l'année 2015, on estimait qu'une quinzaine de jeunes avaient choisi d'adhérer à des organisations radicales et violentes. Cette donnée a été recensée principalement par les médias. À noter que très peu d'informations sont disponibles pour les confirmer. ■

La course au financement des organismes intergénérationnels

Au deuxième étage de la Maison des grands-parents de Villeray, Georgia Piton s'occupe de Maël pendant que sa mère échange avec d'autres parents, de l'autre côté du couloir. Deux fois par mois, huit aînés offrent un service de garderie aux familles du quartier.

PAR JUSTINE COHENDET



Au deuxième étage de la Maison de Grands-Parents de Villeray, Véronique Dorison, 70 ans, berce Lena, trois mois. Plusieurs fois par semaine, cette femme (qui n'a pas encore de petits-enfants) s'occupe des jeunes du quartier. Ces vingt dernières années, les initiatives intergénérationnelles comme celle de la Maison des Grands-Parents se sont multipliées au Québec. Mais leur développement est menacé par l'absence de financement durable.

L'idée d'ouvrir une garderie dans une résidence pour aînés est venue en mai 1993, lorsque Nancy Gaudet amenait sa fille sur son lieu de travail. Les couloirs du CHSLD Manoir Soleil, fondé par ses parents 10 ans plus tôt, n'avaient plus de secret pour la fillette. « C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte des bienfaits des relations intergénérationnelles », explique aujourd'hui la présidente de la résidence. La même année, elle décide de mettre en pratique son idée. La garderie est installée dans l'enceinte de la résidence. Depuis, six tout-petits partagent le quotidien de 69 résidents. Tous bénéficient de cette mixité, assure-t-elle. Surtout, « cela permet aux enfants d'avoir une compréhension des différences, d'être plus tolérants. »

Il y a quelques années, face au succès de sa garderie, Nancy Gaudet décide de l'élargir à huit, neuf enfants, mais rétropédale rapidement. « Ce sont deux clientèles différentes et cela prend un certain dosage. Neuf enfants, c'est trop dans une résidence où les personnes âgées ont une faible autonomie », raconte-t-elle. À Montréal, Mélanie Bergeron, l'éducatrice de la garderie L'îlot, implantée dans le CHSLD Yvon-Brunet depuis 26 ans, fait le même constat. « Nous devons respecter les résidents. Six enfants, c'est parfait pour l'ambiance. »

Nancy Gaudet et Mélanie Bergeron voient quotidiennement les bienfaits de cette mixité intergénérationnelle. Pourtant, les deux garderies se sont vues refuser le statut de CPE. « J'ai essayé d'aller

chercher une subvention, il y a une dizaine d'années », explique la présidente de Manoir Soleil. « C'est très compliqué. J'ai été confrontée à une incompréhension du ministère de la Famille. » Son local a été jugé conforme pour accueillir un CHSLD, mais pas une garderie. Les deux entités ne dépendent pas du même ministère et ne répondent donc pas aux mêmes normes. Le ministère de la Santé est responsable des résidences pour aînés alors qu'il faut s'adresser au ministère de la Famille pour les garderies. Nancy Gaudet regrette qu'il n'y ait pas une structure commune. « Je trouve ces exigences nécessaires. Mais je n'ai pas le temps de recommencer la procédure pour la garderie. »

En l'absence de communication entre les différents ministères, les initiatives comme celles du Manoir Soleil ou du centre Yvon-Brunet sont rares au Québec.

« On a souvent laissé tomber ce qui semblait naturel, à savoir les liens intergénérationnels », explique Caroline Chantrel, agente de développement à Intergénération Québec. Le gouvernement québécois est doté d'un Secrétariat aux aînés depuis 1996 qui finance plusieurs projets intergénérationnels. Mais celui-ci n'a cessé de changer de ministère. D'abord dépendant des Relations avec le citoyen et de l'Immigration, le Secrétariat passe ensuite sous le contrôle du ministère de la Famille, puis sous celui de la Santé, avant de revenir sous l'égide de la Famille, en avril 2014.

Les Maisons des grands-parents

« Ce n'est pas une initiative qui vient d'en haut. Ça vient des gens, c'est une initiative citoyenne », lance Francine Goyette, la directrice générale de la Maison des Grands-Parents de Villeray. Installé depuis plus de 24 ans dans le quartier, l'établissement qui propose une dizaine d'activités intergénérationnelles et compte près de 120 bénévoles, dont une centaine d'aînés, démontre chaque jour la nécessité de sa présence.

« Ce n'est pas parce que l'on s'arrête de travailler que l'on n'est bon à rien »

Francine Goyette

La Maison des Grands-Parents de Villeray veut lutter contre la solitude des aînés. « Il y a des personnes qui ne se seraient probablement jamais parlées à l'extérieur. Briser l'isolement, c'est arriver à ce que les gens se rencontrent », explique Francine.

À quelques pas du métro Jarry, l'établissement a le profil d'une maison. Une sonnette à l'entrée, un salon aménagé pour boire le thé, une cuisine, une garderie, une friperie, et trois étages entièrement laissés à la disposition des bénévoles.

Les aînés donnent de leur temps, rendent des services, transmettent leur savoir ou discutent simplement. Depuis 1992, la Maison lutte contre les idées reçues qui entourent le vieillissement en suscitant le dialogue entre les générations. Certains aînés aident les enfants à faire leurs devoirs, d'autres accompagnent des jeunes en difficulté. Marité Perron, elle, encadre depuis sept ans la chorale intergénérationnelle, la seule de Montréal. Un travail qui lui prend pas moins de 40 heures par mois, dit-elle. « Ce n'est pas parce que l'on s'arrête de travailler que l'on n'est bon à rien », lance Francine Goyette. Car l'isolement ressenti par les aînés vient souvent de l'inactivité dans laquelle ils ont été plongés. »

Des initiatives bonnes pour la santé des aînés

Selon Francine Goyette, ces activités sont valorisantes pour les personnes âgées. « Les aînés veulent se sentir utiles », explique-t-elle. Plus que valorisante, cette participation pourrait s'avérer bénéfique pour la santé. Selon le rapport de l'Institut national de santé publique du Québec, publié en 2008, l'engagement des aînés peut être considéré « comme une porte d'entrée privilégiée et accessible pour promouvoir la santé et le bien-être ».

Le succès et la pérennité de la Maison Villeray sont en grande partie dus à la diversité des moyens financiers dont elle dispose. L'organisme est propriétaire de sa Maison, reconnu par le ministère de la Famille et dépend de plusieurs subventions gouvernementales et locales qui lui permettent d'avoir une certaine visibilité à long terme.

Entre 1998 et 2002, cinq autres maisons des Grands-Parents ont vu le jour au Québec. Selon les chiffres du ministère, entre 2012 et 2016, les six Maisons ont bénéficié d'une aide financière de 1 350 000 \$. Un montant qu'elles sont en train de renégocier.

Fondée il y a 14 ans, la Maison de Laval a plus de difficultés à étendre ses activités. L'organisme dépend principalement d'une subvention du Secrétariat aux aînés et ne possède pas de local attitré. Malgré ces obstacles, Julie Perrotte, l'unique salariée, et sa stagiaire, Marie-Hélène Germain, ont, depuis la rentrée, mis en place des ateliers intergénérationnels avec les élèves du Collège Montmorency.

Bibliothèque humaine à Laval

Depuis le mois d'octobre, elles organisent, une fois par mois, une « bibliothèque humaine ». Importé du Danemark, le concept propose d'encourager le dialogue entre les différentes générations. Dans une salle de classe, les étudiants sont invités à dialoguer avec différents aînés, présentés comme des « livres vivants ». Fin octobre, Sivita, 17 ans, a fait la rencontre d'Huguette Turgeon, 83 ans. Malgré les 66 années qui les séparent, Sivita s'est retrouvée dans l'histoire d'Huguette. « Mes parents ne connaissaient pas le français. Moi aussi, j'ai tout appris par moi-même », lui confiait-elle. Pour la jeune fille d'origine afghane, qui n'a pas connu ses grands-parents, faire la rencontre d'aînés est capital. Malgré son succès, l'atelier pourrait s'arrêter à la fin du mois de décembre. Le stage de Marie-Hélène Germain, responsable du dossier, se termine. Pourtant, pour beaucoup, ces initiatives sont vitales. Comme Sivita, de nombreux jeunes, qui n'ont pas connu leurs grands-parents, ressentent le besoin d'aller à la rencontre des aînés.

À Montréal, La Maisonnée croit aux bienfaits des relations intergénérationnelles, mais aussi interculturelles. Depuis 2010, l'organisme a mis en place des « habitations partagées » entre aînés et personnes immigrantes. Chaque année, Zina Laadj, intervenante sociale pour l'organisme, reçoit plus de 150 demandes d'hébergement et d'accueil. Pourtant, en 2016, seuls 25 jumelages ont été réalisés. « Nous devons renégocier nos financements tous les ans », déplore-t-elle. Caroline Chantrel, d'Intergénération Québec, abonde dans le même sens. Sur le terrain, « il y a une volonté d'aller vers des projets intergénérationnels, mais nous n'avons pas suffisamment de moyens pour y arriver », conclut-elle. ■



PHOTO : JUSTINE COHENDET



PHOTO : LI SYLVIE FRENCO/RECETTES EN POT

1 pot = 1 repas pour nos camelots !

Recettes en pot appuie les organismes dans leurs campagnes de sociofinancement en offrant aux entreprises d'acheter – le nom le dit – des recettes en pot à préparer chez soi. Pour sa campagne d'hiver, Recettes en pot a choisi L'itinéraire ! Pour chaque pot vendu, un repas est offert à l'un de nos camelots. Le 8 décembre dernier, pour La grande guignolée des médias, L'itinéraire a tenu un kiosque dans les locaux de *La Presse* et y a vendu des recettes en pot aux lecteurs et employés du journal. Une très belle réussite ! Merci à *La Presse* et à Recettes en pot d'appuyer L'itinéraire ! ■



LA PARFAITE ALLIANCE COMMUNAUTAIRE^{MC}



PHOTO: MELPOWEN (123RF)

Un projet relié à l'avenir des camelots... et du magazine !

Grâce à une contribution de 25 000 \$ étalée sur deux ans, la compagnie d'assurance-vie Great West embarque de tout cœur avec le Groupe L'itinéraire pour la mise en place d'un projet dont l'objectif est de recruter et former de nouveaux camelots tout en mettant à profit les habiletés de vente du magazine des plus expérimentés. ■

PUBLICITÉ

L'ITINÉRAIRE

Maintenant disponibles aux 2 coops de HEC !

L'appétit vient en donnant.

itineraire.ca/faire-un-don

CARTE-REPAS SOLIDAIRE
6\$
UNE CARTE UN REPAS

Embrasser une autre fois le gros monsieur...

Un Noël, je m'étais réveillée à minuit et c'est là que j'ai surpris ma grosse maman de 250 livres et de 6 pieds 1, assise bien confortablement sur le gros monsieur. De ce fait : j'ai vu maman embrasser le père Noël, ben oui ! Un monsieur déguisé qu'elle embrassait ben comme y faut. Depuis ce temps, je chante : « *J'ai vu maman embrasser le père Noël.* » Quelle affaire ! Elle est bien bonne !

Voici, une composition sur l'air de *J'ai vu maman embrasser le père Noël*, chanson rendue célèbre par Ginette Reno, mais cette fois-ci, c'est moi qui embrasse le père Noël !

*C'est Noël et Marie Nancy Manon Fortier Charlebois
A des joujoux plein sa cheminée
Depuis cette nuit-même, elle a aussi son secret
À sa grosse peluche quelle aime, elle murmure si tu savais*

*Moi je suis petite Manon ce soir
Sur le point d'embrasser ce gros monsieur déguisé, que je
connais, bien sûr,
Je suis sur mon lit mural, et il se croit dans une soirée
mousse sensuelle
Sans en avoir l'air, j'ai le cœur qui bat
Oh si ce monsieur déguisé croit que je vais me laisser
aller !
Je me demande ce qu'il va penser
Va-t-il trouver naturel, parce qu'il est venu vers moi
Que je l'embrasse, ce gros monsieur déguisé*

*Moi je suis petite Manon ce soir
En train d'embrasser ce gros monsieur déguisé, que je
connais, bien sûr
Je n'ai pas cherché le pourquoi, et j'ai deviné
C'est qu'il y a des cadeaux de Noël qu'on ne veut pas
laisser passer
J'ai bon espoir qu'un jour, il répondra à nouveau à mon
appel
Je me souviendrai que petite, j'avais surpris ma grosse
maman, assise bien confortablement, sur le gros
monsieur déguisé
J'aimerais tellement que ce gros monsieur revienne me
voir, plus qu'un soir... ho, ho, ho !...*

MANON FORTIER
CAMELOT VILLAGE CHAMPLAIN
ET MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND



Mes souvenirs de Noël

La fête de Noël pour moi, c'est tout d'abord se préparer à décorer nos maisons, nos sapins, acheter des lumières de toutes les couleurs. C'est de tout illuminer la maison, jusqu'au châssis. Noël, c'est aussi préparer un bon repas, de la dinde et le fameux ragoût de boulettes, fait avec de l'oignon, du porc, du veau, de la farine et des bonnes épices. Chez nous on faisait aussi des œufs farcis avec du paprika et du sel d'oignon. C'était tellement bon. Il y a aussi les bonnes tartes, le gâteau aux fruits et les traditionnelles bûches de Noël. Il ne faut surtout pas oublier le bon vin.

Ce que j'aime aussi de Noël, c'est la belle musique comme *White Christmas* et *Minuit chrétien*. J'aime les bons moments de danse en famille, les sorties familiales et les belles soirées canadiennes. J'aime aussi toutes les émissions spéciales et les films de Noël qui passent à la radio, à la télévision et au cinéma. Je me souviens être allée voir Saint-Nicolas au cinéma avec mon fils, il avait sept ans.

Beaucoup de personnes se fiancent à Noël. Moi je l'ai fait et ma sœur aussi. C'était un genre de tradition chez nous. J'ai de beaux souvenirs de ces moments-là. J'avais mon bébé, ma maison, mon sapin. Mon garçon avait de beaux jouets, dont une console Fisher Price et une bicyclette à batterie. Il avait aussi des jouets dans sa bassinette qui faisaient des images et de la musique, des douces berceuses pour l'endormir. C'était bien fait dans le temps les jouets pour les enfants. Je n'ai eu qu'un seul enfant, mais il était gâté.

Je vous souhaite un joyeux Noël à tous, qu'il soit aussi beau que dans mes souvenirs. Je vous souhaite aussi beaucoup de paix, d'amour et de bonheur, dans la joie et le partage.

CÉCILE CREVIER
CAMELOT MÉTRO L'ASSOMPTION



MOTS DE CAMELOTS

Feeling good on Christmas time

I remember as a young boy, I used to like watching the snow falling on the ground, especially on Christmas day. Christmas is a time for love, joy and understanding. It's also a time for peace: no wars going on in the world. It's also a time to eat good food like turkey, potatoes, carrots and peas. I have to say, it is a moment to share heart with another loved one. I feel compassion for poor people that don't have much money or food. That's why I think the rich people should give something back to the poor, like maybe not so much money, but lots of food.

We all should have a happy time on Christmas, like sharing lots of alcohol, lots of wine. But not for me because I'm an alcoholic: no wine for me, or beer, or any alcohol.

I do believe Christmas is a good moment to go to church to praise the Lord. The holidays are a time to travel to another city or country and meet new people and have different experiences. I've been told you can find your soul in another city or country. I feel better during that time, it's like having an angel watching over me and sending me good vibes.

If we really reach deep down inside, we can have the Christmas spirit and forget our day to day problems for a couple of weeks.

DANIEL GRADY
CAMELOT DE LA GAUCHETIÈRE / MANSFIELD
ET DES PINS / SAINT-LAURENT





L'ÉTÉ
NÉ
RAIRE

Joy



euses Fêtes!



PHOTO : CLAUDE MAJEAU

INFO RAPSIM

PAR PIERRE GAUDREAU
COORDONNATEUR DU RAPSIM

Itinérance cachée

Un vécu pour 8 % de la population

Le 15 novembre dernier, Statistique Canada rendait publique une étude sur l'itinérance cachée au Canada. En 2014, 8 % des Canadiens ont déclaré avoir dû vivre temporairement avec la famille, des amis, dans leur voiture ou n'importe où ailleurs, car ils n'avaient nulle part où aller*.

Cette étude réalisée dans le cadre de l'Enquête sociale générale de l'agence fédérale peut surprendre par l'ampleur du phénomène. On parle ainsi de plus de 2,3 millions de personnes au Canada qui ont vécu cette situation dans leur vie.

Heureusement pour certains, il ne s'agit que d'un court moment, mais pour beaucoup d'autres, cette situation représente un épisode important. Dans tous les cas, cette étude, incluant les éléments de profil des personnes concernées, démontre l'importance des réponses à apporter.

Une situation qui dure

Pour 27 % des personnes ayant vécu une situation d'itinérance cachée, celle-ci n'aura pas duré plus d'un mois. Cependant plus de 55 % des personnes ont connu cette situation sur une période allant d'un mois à un an, alors que pour 18 % cet état a duré plus d'un an.

Parmi les femmes, 7 % de la population a vécu cette situation alors que 8 % des hommes l'ont subi. Des chiffres qui ne contredisent pas les constats faits de longue date sur le fait que l'itinérance des femmes est moins visible. L'étude confirme l'ampleur de l'itinérance cachée pour les deux sexes, avec une situation vécue davantage par certains groupes. Car si tout le monde est à risque d'itinérance, certaines situations entraînent davantage de traces.

Des tendances parmi les profils

Le premier grand constat que dégage l'étude est le fait que les personnes victimes d'abus pendant leur enfance ont davantage, ont

vécu des situations d'itinérance, soit 14 % d'entre elles. Ce chiffre monte à 26 % pour les personnes ayant été sous la responsabilité légale du gouvernement. Les personnes vivant des situations d'incapacité ont aussi un vécu plus fréquent d'itinérance.

La faiblesse d'un réseau social est aussi une caractéristique qui entraîne un plus grand vécu d'itinérance. Cela se mesure par le nombre de déménagements, du sentiment d'appartenance à une collectivité ou encore par le nombre de personnes proches (amis et familles). Là aussi, ces données corroborent d'autres études. Comme l'indiquait déjà en 1974 le nom même du RAPSIM, *Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes*, l'absence d'un réseau est un rempart de moins contre la rue.

Une autre fois encore, cette étude démontre la situation difficile des autochtones, alors que plus du double, 18 % de cette population, indiquait avoir vécu l'itinérance cachée. Par ailleurs, les immigrants et les minorités visibles sont moins nombreux que la population d'ensemble à avoir vécu l'itinérance, la force de leur réseau jouant en ce sens.

Un portrait global

L'étude de Statistique Canada sur l'itinérance cachée, par l'ampleur du phénomène qu'elle dévoile, de même que par le portrait des personnes qui la vivent, apporte un éclairage important sur les actions à mener.

Cette étude appuie aussi les propos et constats du RAPSIM et de nombreux autres acteurs concernés sur l'importance de l'itinérance. Avec 5 % de la population du Canada, on peut estimer à plus de 115 000 le nombre de personnes à Montréal, qui ont vécu une situation d'itinérance dans leur vie.

Alors que le dénombrement n'a compté que 3016 personnes à la rue en mars 2015, cette étude souligne l'importance beaucoup plus grande du phénomène et la nécessité d'agir sur les conditions de vie pour réduire, mais aussi prévenir l'itinérance.

À l'approche du budget fédéral, ce constat renforce la nécessité d'investissements importants dans la lutte contre l'itinérance. ■

* Regards sur la société canadienne- L'itinérance cachée au Canada, Statistiques Canada 15 novembre 2016

RAPSIM

Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél : 514 879-1949



L'avenir et le présent

À peu près tous les partis politiques invoquent les « *générations futures* » dans leurs programmes. Les décisions que nous prenons collectivement aujourd'hui devraient tenir compte en priorité des impacts qu'elles auront sur la vie de nos enfants et de nos petits-enfants. *A priori*, cela semble tout à fait légitime, sinon impératif. Comment pourrions-nous planifier l'exploitation des ressources naturelles, améliorer le système d'éducation ou transformer les programmes d'aide sociale sans réfléchir aux conséquences que ces décisions auraient sur ces fameuses générations futures ? Ce serait un non-sens. Et pourtant, on agit comme si les enfants ne faisaient pas, ou peu, partie de notre communauté politique, ici et maintenant.

Puisque nous sommes, adultes, les fiduciaires du bien-être des personnes mineures, nous nous soucions bien évidemment de leur bonheur présent. Mais nous agissons trop souvent, me semble-t-il, en fonction de leur avenir. Puisqu'ils n'ont pas de voix, politiquement, nous nous arrogeons le droit de décider pour eux. C'est en grande partie légitime, puisque c'est de la responsabilité et du devoir des adultes. Mais peut-être que nos réflexions et nos décisions prendraient une toute autre perspective si nous considérions les mineurs comme partie prenante de notre communauté politique.

Réalités de nos enfants

L'Observatoire des tout-petits, un organisme sans but lucratif soutenu financièrement par la Fondation Lucie et André Chagnon a rendu public il y a quelques semaines son premier portrait socio-économique de la petite enfance pour toutes les régions du Québec. Un document capital qui permet de mieux comprendre la réalité de nos enfants et, particulièrement, des très grandes disparités des milieux de vie dans lesquels ils évoluent.

Il y a plus d'un demi-million d'enfants de cinq ans et moins au Québec, qui représentent 6,5 % de la population totale de la province. Il y a dix ans, ils comptaient pour 5,9 %, une augmentation tout de même notable, étant donné notre faible taux de natalité et le vieillissement de la population. Autre bonne nouvelle, la

situation économique des familles comptant de jeunes enfants s'est substantiellement améliorée : en 2004, 18,5 % des enfants vivaient dans une famille à faible revenu alors que dix ans plus tard, cette proportion a diminué à 12,9 %.

Cependant, le portrait n'est évidemment pas rose en tous points, loin s'en faut. Il y a 94 000 enfants qui vivent dans des milieux considérés comme défavorisés, soit 17,9 % d'entre eux. Dans certaines régions du Québec, la situation frise la catastrophe. Cette proportion atteint plus des trois quarts dans le Nord-du-Québec et plus de la moitié en Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine. À Montréal, c'est plus du quart d'entre eux, 28,3 %.

Écouter

Même si la situation s'améliore, elle demeure préoccupante, si ce n'est qu'elle est scandaleuse. Comment accepter qu'ici et maintenant des tout-petits vivent dans des conditions économiques déplorables, étant donné notre opulence collective ? Comment se fait-il qu'individuellement, nous désirions le meilleur pour nos propres enfants et petits-enfants mais que nous nous préoccupions si peu du sort de ceux de nos voisins ?

C'est que nous évoluons dans une société qui privilégie la réussite individuelle sur la réussite collective ; le bien-être de notre famille sur celui de nos semblables.

Si nous considérions les enfants comme partie prenante de notre communauté, au même titre que les adultes, lorsque nous débattons de questions politiques, peut-être que les choses seraient différentes. Comme le chantait Harmonium, « *On a mis quelqu'un au monde / On devrait peut-être l'écouter...* »

Écouter les tout-petits, les considérer comme participant à part entière à notre vie commune, ça n'est pas qu'un joli concept. Il s'agit d'un principe qui devrait tous et toutes nous habiter, que nous soyons parents, grands-parents ou non. Si comme moi vous n'avez pas d'enfants, je vous invite à visiter l'école de votre quartier, à être curieux des activités offertes aux jeunes près de chez vous. Cet élan vers les tout-petits nous permettrait peut-être, en étant attentifs à leur réalité, de réfléchir à une meilleure organisation de notre vie commune les impliquant au premier chef. ■

PUBLICITÉ



Carole Poirier Députée d'Hochelaga-Maisonneuve



514 873-9309
cpoirier@assnat.qc.ca





Les camelots votent Bougon

Les 50 épisodes de la série *Les Bougon, c'est aussi ça la vie !*, ont réuni chaque semaine plus de deux millions de téléspectateurs, entre 2004 et 2006. Un ovni télévisuel loin d'être consensuel, où on pouvait suivre le quotidien d'une famille montréalaise combattant le système bien à sa manière... Dix ans après la fin de la série, la famille Bougon débarque au cinéma avec *Votez Bougon*. François Avard, un des auteurs, et Rémy Girard, qui incarne Papa Bougon, ont donné leur première entrevue de promotion du film à *L'itinéraire*, où ils ont répondu aux questions de nos participants Manon, Michel et Richard. Quand deux Bougon rencontrent trois camelots, on parle sans détour de bien-être social, de débrouillardise et de solidarité familiale.

Michel : D'où est venue l'idée de la série ?

François Avard : En 1997, j'ai participé à une manifestation avec des assistés sociaux pour défendre la justice sociale. Ça s'est terminé au poste de police. Les arrêter, c'était comme dire : « *Les BS, on vous paye assez cher, restez chez vous, venez pas nous écœurer dans nos beaux restaurants.* » À ce moment-là, je commençais à travailler en télévision, et je me suis dit que ces gens-là, les assistés sociaux que je côtoyais, on pouvait en donner une autre image : pas celle de gens rejetés, sales. J'ai eu envie d'une série où ça serait eux les vedettes, mais ça ne serait pas du monde qui font pitié, ça serait des winners, c'est eux autres qui auraient le gros bout du bâton. C'est eux autres qui ont contourné le système et qui se sont organisés pour vivre en marge du système. C'est arrivé à la même époque que la commission Gomery, donc le public québécois était vraiment dégoûté par les scandales et la corruption. Ils voyaient des riches qui se mettaient beaucoup d'argent dans les poches. Quand la série est arrivée, il y avait quelque chose de sympathique, c'était comme David contre Goliath.

Rémy Girard : Et ça a marché !

Manon : Vous n'avez pas eu peur que la série puisse blesser les gens qui sont sur le BS et qui sont déjà victimes de préjugés ?

François : Il y a une anecdote dont on s'est rappelée récemment. Avant d'être diffusés à la télévision, les deux premiers épisodes de la série ont été présentés aux journalistes culturels – ce sont des gens très importants, l'intelligentsia culturelle. À la fin de la diffusion, il n'y a pas eu un est de bruit, pas un applaudissement, rien, silence de mort. Le premier qui a eu le courage de briser le silence – pauvre homme – c'est Éric Rémy, qui était à ce moment chroniqueur culturel. Il s'est levé et a demandé : « *Vous n'avez pas peur que ça passe mal, de rire des pauvres ?* » C'est Rémy Girard qui s'est mis à engueuler l'ensemble des journalistes. Il a dit : « *Vous allez pas commencer ça ! C'est pas une série qui se moque des pauvres, c'est une série qui en fait des winners, c'est eux autres les héros !* »

Rémy : J'ai dit : « *Le premier qui marque ça, je lui arrache la tête !* » Tout le monde est resté figé. On ne voulait pas que les gens pensent qu'on voulait rire des BS, c'était tout le contraire.

François : Il y en a beaucoup qui ne s'autorisaient pas à rire parce qu'ils ne savaient pas comment réagir. J'ai l'impression que si je ris des pauvres, on va me juger. On avait aussi présenté un épisode en exclusivité à un groupe d'assistés sociaux. C'est comme si j'avais amené un dessin animé de Mickey Mouse à des enfants en 1952, ils étaient fous, et ils m'ont donné plein de trucs qui m'ont servi pour les épisodes suivants. Pour eux, les Bougon ce sont des héros.

Rémy : Pendant qu'on tournait à Ville-Émard, un habitant est venu nous demander ce qu'on pouvait bien filmer ici. On lui a dit qu'on faisait une série sur une famille de crosseurs. Il m'a dit : « *Je peux-tu de donner un conseil, moé ? Vire les caméras de bord, j'en ai plein des conseils !...* » (rires).

François : Les gens ont commencé à me reconnaître quand la série a commencé, et quand j'allais à l'épicerie, n'importe où, ils me donnaient plein de trucs. Ça avait du bon, les scénarios s'écrivaient tout seuls. Par contre, ce n'était jamais eux autres : « *J'ai un beau-frère qui fait ci, et mon voisin...* »

Richard : Est-ce que vous vous êtes inspirés de votre expérience personnelle pour écrire la série ?

François : Sur plusieurs aspects, à part peut-être l'hygiène ! J'ai grandi avec ma grand-mère, ma sœur adoptée était métisse, fait que y avait des points en commun. Puis pour le personnage de la pute, je dirais que quand t'es auteur, scripteur, tu te sens forcément un petit peu comme ça (rires). Mon père était syndicaliste, il était presque communiste. Des fois, je rentrais chez nous et il était en train de s'engueuler avec la télé, il criait sur les politiciens qui passaient aux nouvelles. Chez Paul Bougon, il y a quelque part la colère de mon père, et aussi la colère que j'ai au fond de moi.

Rémy : Souvent je fais ça. J'écoute même plus le téléjournal, je fais « *tabarnak, ce qu'il dit là c'est du mensonge ! Écoute-les, c'est des pourris !* » Dans les Bougon, on appelle ça les montées de lait de papa, il y en a dans le film aussi. Paul Bougon c'est un anarchiste, c'est un gars qui veut fourrer le système. C'est pas par malice, c'est par profonde conviction. Il faut dire aussi que la famille Bougon, malgré tous ses défauts, c'est pas une famille dysfonctionnelle. Il y a un véritable amour entre ces gens, ils se tiennent. Je me rappelle toujours la scène de la p'tite Mao qui se faisait harceler à l'école par un p'tit gars. Junior s'en va sonner à la porte du père du gars. Il lui dit : « *C'est toi le père ? Puis il lui sacre une maudite bonne volée et dit : La prochaine fois que ton p'tit gars fait chier ma sœur, je vais revenir, pis là, j'va vraiment être en criss* ». Après ça, elle ne s'est plus jamais fait écoeurer. C'est aussi pour tout ça que les gens aimaient cette famille-là.

Manon : Au fond, c'est quoi le message que vous vouliez faire passer ?

Rémy : C'est qu'il ne faut pas se laisser fourrer par le système. Il y a une vraie réflexion et souvent, c'est arrivé que la réalité nous dépasse. La série a réveillé le monde sur plusieurs affaires. On le voit en ce moment avec l'élection de Donald Trump, au même moment où on parle d'élections dans *Les Bougon*.

François : Le message, c'est de ne pas rester à genou, de vivre debout et de se battre. Puis de ne pas se laisser manipuler par les médias, par l'opinion, par les plus puissants. Je ne suis pas contre le gouvernement comme tel parce que quelque part, c'est nous le gouvernement. Sauf qu'on n'est pas obligé de tout prendre pour acquis, nous ne sommes pas assez sceptiques, nous ne nous posons pas assez de questions. Ça va tellement vite qu'on ne prend plus le temps de penser. Même les journalistes n'ont pas le temps de réfléchir. Un journaliste chez QMI écrit pour le web, pour le *Journal de Montréal*, pour TVA. Ça lui

prend tellement de temps de remplir les fils de presse qu'il n'a plus aucun recul sur ce qu'il écrit. Après ça, les gens prennent toutes les informations qu'ils voient passer à la télé ou dans le journal pour une vérité absolue, sans même se questionner.

Michel : C'est quoi, un vrai Bougon ?

Rémy : Si je parle de mon personnage, Paul Bougon, c'est un anarchiste, un vrai, c'est un gars qui ne croit pas à ce qu'on essaye de lui faire croire dans les médias. Pour lui, fourrer le système, c'est un réflexe de défense. Il ne subit pas, il agit. Puis dans la famille, il y a le frère. Ce n'est pas un mouton noir mais un mouton blanc. Paul aime beaucoup son frère et le défend, mais c'est comme son opposé. Lui, il croit au système. Il dit qu'il est fier de son pays et qu'il veut l'aider. Paul lui répond : « *Je vais te dire c'est quoi ton crisse de pays. S'ils veulent t'asphalter les bobettes pour passer une ligne électrique esti, ils te demanderont pas la permission câlisse !* »

François : Oui, Fred, c'est peut-être le personnage le plus pertinent de la série. Il voulait tant être honnête... Mais à chaque fois qu'il voulait travailler, qu'il allait tenter d'être quelqu'un de raisonnable, un bon citoyen, il se faisait fourrer par le système. À l'origine, on voulait que la série soulève un vent de révolte, que les gens se mettent tous à voler dans les magasins, à fourrer le système, qu'il y ait une révolution. Les gens ont tous regardé l'émission mais non, il ne s'est rien passé.

François : On a de quoi chialer et on est bon pour ça. Un vrai Bougon, oui ça chiale, mais ça fait pas juste chialer, ça passe à l'action. C'est ça qui était le plus subversif dans l'émission.

Michel : Rémy, comment tu as fait pour entrer dans la peau de Papa Bougon ?

Rémy : Dans un personnage qu'on joue, il y a toujours un côté de soi-même. À l'école de théâtre, les profs disaient tout le temps d'essayer de viser 50 % de toi puis 50 % de ce qu'il y a dans le personnage. Moi je suis un peu Bougon dans la vie, pas dans le sens crosser mais dans le sens où je suis quelqu'un qui réagit. Puis j'aime beaucoup le côté père de Paul Bougon. C'est un père attentionné, on a tendance à l'oublier. Sa fille se prostitue, mais elle fait ça à la maison parce que c'est moins dangereux que sur la rue. On fourre qui on veut, on boit de la bière au déjeuner, mais il n'y a jamais de drogue à la maison. Papa Bougon il n'est pas parfait, des fois il se fait piéger. Il y a un épisode où il se met à revendre des bouteilles remplies de l'eau du robinet. Ça marche, il se laisse prendre à son



« François : Vous les itinérants, vous êtes pas censés avoir assez d'argent pour aller le voir, ce film. Le cinéma, c'est rendu à 15 piasses aujourd'hui ! Michel : C'est pas grave, on va faire les Bougon, on va crosser le cinéma ! »

propre son jeu et il se met à penser comme un gros big. C'est la petite qui le ramène à la raison, elle lui dit : « T'es rendu pire que le monde que tu dénonces. » C'est quelque chose qui arrive dans le film aussi. Les personnages ne sont pas parfaits, et ça les rend encore plus humains. C'est plate, du monde parfait à la télévision.

François : Souvenez-vous du premier plan du premier épisode des Bougon, c'est Papa Bougon qui se lève le matin et qui entre dans la cuisine en se grattant le cul. On n'avait jamais vu ça à la télévision, jamais ! Pourtant, c'est comme ça la vie. Quand ça pique...

Manon : Pourquoi avez-vous autant attendu avant de faire ce film ?

François : En 2006, Jean-François Mercier et moi, on a écrit un résumé de ce que pourrait être le film. Mais à ce moment, on travaillait déjà sur le one man show de Jean-François. Puis il s'est mis à faire de la télévision, et moi j'étais très pris sur un paquet d'autres projets. Les Bougon, ça a été très intense dans ma vie professionnelle. C'était 50 scénarios à écrire, et ça a changé ma vie parce que je suis devenu une personnalité. C'est pour ça que j'ai décidé de mettre ça de côté. C'est Louis Morissette, en 2011, qui est venu nous voir Jean-François et moi, en nous disant qu'il serait temps de le faire, ce film. Les astres étaient alignés pour que le film sorte maintenant. Par rapport à ce qui s'est passé aux États-Unis avec l'élection de Trump, les gens ne peuvent plus dire : « Non, là ça s'peut pas, voyons donc, voir Papa Bougon devenir premier ministre ! » Encore une fois, la réalité dépasse la fiction.

Richard : Qu'est-ce que ça vous a fait de travailler à nouveau tous ensemble, dix ans après ?

Rémy : Ça a été extraordinaire. Le premier matin où je suis entré dans la cuisine, je me lève, je me gratte la poche, je m'en vais dans le frigidaire, je me sers une bière, la famille se lève... Et là, il n'y avait pas dix ans. On est dans le même appartement, dans la même vaisselle, c'est comme si on avait tourné la semaine d'avant.

Richard : Sur quoi va porter le film ?

Rémy : Le film, il parle de corruption, mais à mon avis il parle surtout d'impunité. La corruption on sait qu'elle existe, il y a eu des enquêtes, la commission Charbonneau, le scandale des commandites, mais rien n'a changé. Ces gens-là ont l'impunité, ils peuvent faire n'importe quoi mais ils ne sont jamais responsables de leurs actes. C'est ce que Paul Bougon a décidé de changer dans le film, c'est le point de départ de sa quête politique.

Michel : C'est quoi le programme politique de Paul Bougon ?

Rémy : Je vais résumer ça en une phrase qu'il dit dans le film – et encore une fois on s'est fait dépasser par la réalité. Il dit : « Moi, si je deviens premier ministre et que je donne un milliard à mes chums pour faire un avion, ben je vais leur demander de garder les emplois ici, pas d'aller faire des emplois dans un pays qui ne nous donne pas ce milliard ! » On vient d'apprendre que Bombardier venait de couper des postes ici pour faire fabriquer ses avions à l'étranger, alors que le contribuable vient de donner un milliard à la compagnie. C'est exactement ça qu'il dénonce, Paul Bougon. J'ai l'impression que le film, comme la série, va donner une bouffée d'air frais aux gens qui commencent à être pas mal déprimés par toutes ces affaires-là.

Manon : Pensez-vous que les partis politiques tiennent compte des personnes sur le BS ?

François : Non seulement ils s'en câlissent de vous autres, mais en plus ils voudraient vous couper le BS. Malheureusement, ils ne vous calculent pas beaucoup...

Rémy : Dans votre magazine, vous pourrez écrire : « Réponse : ils ont ri ! » ■



Production : Aetios Productions, Fabienne Larouche, Michel Trudeau

Réalisateur : Jean-François Pouliot

Scénaristes : François Avar, Jean-François Mercier, Louis Morissette

Distribution : Remy Girard, Louison Danis, Antoine Bertrand, Hélène Bourgeois-Leclerc, Claude Laroche, Laurence Barrette



3800

CHAUFFEURS DÉSIGNÉS

POUR MIEUX FÊTER

MOUVEMENT COLLECTIF



On va avoir bien du fun ensemble

Dans le temps des Fêtes, j'aimerais organiser une fête avec nos deux familles, celle de ma blonde et la mienne, pour échanger des cadeaux, parler, prendre des nouvelles de comment tout le monde va. Je veux revoir mon entourage, mes sœurs, mes frères.

Mon père a l'Alzheimer. Il habite avec ma sœur et mon frère parce qu'il ne peut pas se déplacer. Il a été diagnostiqué un an après la mort de ma mère, le 11 décembre 2011. C'est difficile de voir mon père dans cette condition. Mon père, c'est de l'or de bord en barre. C'est un homme qui a toujours travaillé fort, comme fossoyeur. Il n'avait rien pour lui parce qu'il était généreux envers ses enfants, envers ses amis et son entourage. Il n'était pas regardant à la dépense pour les autres. Quand il va partir, ça va faire un gros vide dans la famille. J'ai peur qu'on s'éloigne après ça. Ça serait le fun qu'on continue de se voir de temps en temps. C'est pour ça que je veux faire un gros party de Noël. Je veux pouvoir faire une fête avec lui pendant qu'il est encore temps. On ne peut pas prévoir l'avenir, alors on doit vivre au moment présent. Pour moi la famille c'est sacré. J'ai trois enfants. J'aimerais tous les inviter pour Noël, faire une belle soirée.

Je vous remercie, chers lecteurs et lectrices, de m'encourager depuis toutes ces années. Je vous souhaite des joyeuses Fêtes en 2016 et une bonne année 2017. À bientôt, au prochain texte !

RICHARD T.
CAMELOT MÉTRO PLACE-DES-ARTS



Noël pour tous

Moi, à Noël, je fête en famille. Lorsque je vois des gens dehors, sans famille, sans rien, ça m'attriste. Je me mets à leur place et la plupart du temps, je m'arrange pour au moins leur acheter des petits trucs. Que ce soit des bas ou peu importe, même si ça ne vaut pas cher, l'intention est bonne. J'ai commencé à faire cela depuis un bon petit moment, c'est-à-dire trois ans. Cela a débuté la fois que j'ai vu un itinérant dehors à -25 °C, sans souliers, avec des bas tout troués et les pieds gelés. J'ai décidé d'aller au magasin acheter une paire de bas, une tuque et des mitaines. Par la suite, je suis allé lui donner les items et je lui ai souhaité joyeux Noël.

En continuant, j'ai vu au loin un individu qui jetait une paire de souliers aux vidanges. Je suis donc allé récupérer les chaussures qui venaient d'être jetées, puis je suis allé les porter à l'itinérant. Pour moi, le temps des Fêtes, c'est un moment un peu triste et joyeux à la fois. Triste parce que je ne vois plus mon grand-père qui est là-haut et avec qui j'aimerais tant fêter, et joyeux parce qu'on est en « famille ». Je mets ce dernier mot entre parenthèses, car j'en ai deux. L'une d'entre elles, vous la connaissez déjà, qui est ma famille adoptive, et l'autre, qui est ma vraie famille, celle avec laquelle j'essaye de bâtir des liens peu à peu, afin que ce Noël soit différent des précédents.

Être avec des gens qu'on aime, dans une maison ou dans un endroit où on aime aller, ça me fait chaud au cœur. Cependant, voir que certaines personnes n'ont pas ce privilège, ça vient me chercher personnellement, parce que j'ai déjà connu des temps des Fêtes plus sombres. J'ai bien hâte de retrouver des Noël heureux, mais cela va être un peu difficile, car c'est compliqué de joindre mes deux familles. Si je peux me le permettre, j'aurais un conseil à donner à tous : pour ce Noël, oubliez toutes les mauvaises choses qui sont arrivées cette année et célébrez avec les gens que vous aimez!

SYLVAIN PÉPIN
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN MÉNAGER



MOTS DE CAMELOTS

Noël dans la ruelle

En me promenant avec un itinérant, un 24 décembre, on a eu l'idée d'offrir des gâteries aux chats de ruelles autour d'un sapin qu'on avait décoré de dessins de petits chats et d'une chandelle. Nous avons vu des chats tout mignons et d'autres maganés, maigres et affamés. Il faisait très froid, cette nuit-là. Nous buvions du café pour nous réchauffer et nous leur avons offert de la nourriture et du lait dans des beaux petits plats récupérés dans les poubelles. Un copain musicien est arrivé avec sa guitare et s'est mis à chanter. Au début, il y avait quatre ou cinq chats. Au bout d'une heure, on a pu en compter une vingtaine. On aurait dit qu'ils souriaient en mangeant.

Être seul et n'avoir rien à manger la veille de Noël, c'est triste pour tout le monde. Nous trouvions que c'était une bonne idée de soulager aussi les chats errants et de varier leur menu habituel composé de souris et de restes de poubelles.

L'été suivant, je crois qu'un chat m'a reconnu. Il m'a suivi en marchant et je pense qu'il aurait bien voulu que je l'adopte.

Avec quelques dollars, on a pu faire plaisir aux chats de ruelles. On en a retiré beaucoup de joie et la satisfaction d'avoir embelli leur journée. Je n'oublierai jamais ce 24 décembre !

MAXIME VALCOURT
CAMELOT AU THÉÂTRE
DU NOUVEAU MONDE



Aux amoureux de la culture

Si savoir parler une autre langue pouvait se donner en cadeau, c'est celui que je ferais. Je ne pense pas à quelque chose de matériel, car la matière ça ne remplit jamais ses promesses. Y'en a qui rêvent de tout avoir et une fois qu'ils ont tout, ils sont dégoûtés de la vie ! Mais parler une autre langue, ça décuple le champ de vision de quelqu'un. Ça ouvre l'esprit sur de nouvelles cultures. Ce cadeau, je le donnerais à quelqu'un qui saurait l'apprécier ; l'anglais pour des mélomanes comme ceux qui écoutent Leonard Cohen sans en comprendre ses textes, des amateurs de poésie... Moi j'aimerais parler l'anglais. J'ai pris des cours, j'ai vraiment essayé d'apprendre, mais je n'ai pas le don.

ROBERT MÉNARD
CAMELOT MÉTRO MONK

Merci à vous !

Chaque année, mes lectrices et lecteurs me font des cadeaux dans le temps des Fêtes. Et constamment, ils me disent qu'ils sont contents de me voir, ils viennent me saluer, alors s'il y a un cadeau que je veux faire, c'est celui de les remercier du plus profond de mon cœur, de leur souhaiter d'apprécier le temps des Fêtes, d'avoir de grandes joies et de s'amuser. Passez de joyeuses fêtes !

GILLES BELANGER
CAMELOT JEANNE-MANCE / RENÉ LEVESQUE

Et si vous n'aviez qu'un cadeau à offrir...

Décembre, le mois de la course aux cadeaux. Salons et marchés de Noël s'emplissent et se vident à un rythme effréné. Avant la dernière ligne droite des préparatifs, une pause s'impose ! Si vous n'aviez qu'un cadeau à faire, à qui l'offririez-vous ? Nos participants vous livrent leurs idées, leurs envies, à travers la description de personnes chères à leurs cœurs.

À ma mère

J'ai fait un rêve il y a trois ans, comme quoi je tenais un chèque de 40 millions dans les mains... Je n'ai pas vu la combinaison que j'ai faite par contre (*rire*). Alors à chaque fois qu'il y a un montant à gagner au-dessus de 40 millions, je joue. Tout d'un coup, on ne sait jamais. Ce serait l'occasion d'offrir un voyage à ma mère. Elle m'aide pour tout et elle est nerveuse alors ça lui ferait du bien de partir en voyage. Je lui donnerais un million et lui dirais : « *Va t'amuser avec !* ». Elle aime visiter les pays, rencontrer des gens. Elle déciderait où aller et combien de temps elle y resterait. Et si j'avais 40 millions, le premier 10 millions irait à L'Itinéraire...

DANIEL PRINCE
CAMELOT MONT-ROYAL / FABRE

Une amie de longue date

Dominique et moi étions voisins à l'époque où je vivais en appartement dans le quartier d'Ahuntsic. Comme elle est pianiste et professeure de musique, elle met parfois des vidéos promotionnelles sur YouTube. Seulement, le son est atroce ! Alors si je le pouvais, je lui offrirais un studio. Même si nous nous sommes perdus de vue, je la considère comme une amie de longue date. Je me rappelle les sorties que nous faisons ensemble. Je l'accompagnais souvent, elle et sa petite fille Angélique, à l'Oratoire Saint-Joseph, à l'île Sainte-Hélène, au zoo de Granby... J'étais un peu comme un grand père pour la petite. Nous sommes toujours en contact par Facebook. On finira peut-être par se revoir.

GUY BOYER
CAMELOT SAINT-DENIS / DULUTH

Un bon chum

Si j'avais un cadeau à offrir, ce serait à Yves. Il est à la distribution du magazine. Ça fait sept mois qu'on se connaît et c'est grâce à lui que je suis encore là. C'est un bon chum. Je ne sais pas ce que je lui offrirais ; je ne connais pas bien ses goûts, mais ça pourrait être du parfum, de la lotion pour la barbe. Je dis ça de même. Je n'ai jamais vraiment fait de cadeaux à personne. Yves c'est un bon gars, il est gentil, toujours poli avec tout le monde. J'ai perdu ma femme y'a quelques mois et je l'ai encore dans la tête. J'ai été 25 ans avec la même femme. Alors le matin je jase avec Yves, ça m'aide à penser à autre chose.

MARIO ST-DENIS
CAMELOT MÉTRO MCGILL

Mon amoureux

J'aimerais faire un cadeau à mon amoureux Sébastien parce qu'il le mérite. Quand on s'est rencontré, il travaillait au Centre Soutien-Jeunesse. Aujourd'hui, ça fait huit ans qu'on est ensemble. Ce que j'aime chez lui, c'est qu'il me donne beaucoup d'affection. Alors je lui offrirais de faire une sortie en amoureux. C'est important pour avoir de l'intimité, un moment à nous deux. On irait d'abord au cinéma écouter un film d'action ; il y aurait du popcorn et de la liqueur. Habituellement, on regarde les films par Internet ou on les achète chez Costco. Après, j'aimerais l'amener dans un beau restaurant à sushis, le Mikasa.

SUZANNE LEBLANC
CAMELOTS SAINT-DENIS ET ONTARIO

Celle qui m'a tant soutenu

Si aujourd'hui ma mère a des cheveux blancs, c'est en partie à cause de moi. Alors si je n'avais qu'un cadeau à faire, il serait pour elle ! L'année passée, j'ai reçu une carte-cadeau de 100 \$. J'aurais pu la dépenser pour moi. Mais non ! Je lui ai donnée. Je ne sais pas encore ce que je vais lui offrir cette année. C'est difficile de lui trouver un cadeau, parce qu'à 81 ans, elle a tout ce qui lui faut ; et même si, pour elle, ma présence est le plus beau des présents, je peux toujours lui donner plus, lui montrer que j'ai tourné la page et que je recommence à zéro. Elle m'a beaucoup aidé lorsque je suis sorti du système criminel. C'est primordial pour moi de lui rendre un peu ce qu'elle m'a donné !

GAÉTAN PRINCE
CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE

Aux visionnaires de ce monde

C'est un peu cliché, mais si je le pouvais, j'offrirais la santé. Parce que tout part de là. Je ne sais pas à qui, et ce serait complexe de choisir.

J'imagine que quand tu fais ce cadeau à une personne malade, ça doit être assez extraordinaire. Mais ça pourrait très bien aller à une personne âgée ou à une personne qui a de grands projets, par exemple communautaires, mais qui n'a pas la santé pour les réaliser. Je crois aux gens qui ont une idée, qui sont visionnaires, qui vont tout faire pour trouver les moyens de réaliser leurs projets. C'est beau ! Ça vient me chercher. Il y a des choses à changer dans ce monde et ces gens sont là pour ça. La santé ce n'est pas un acquis. Tu l'as, mais tu peux la perdre. Et traverser des épreuves sans être en bonne santé, moi ça m'est arrivé, je peux dire qu'il faut être bâti solide.

CÉLINE MARCHAND
CAMELOT PROMENADE MASSON

Ma mère adoptive

Si j'avais un cadeau à faire, ce serait à ma mère. C'est ma mère adoptive depuis que j'ai deux ans. Dans le fond, mon père et ma mère sont aussi mon oncle et ma tante. Et ma mère, ce qu'elle aime, ce sont les chandelles. Elle a 61 ans. Les cadeaux, elle aimait ça quand elle était jeune, mais maintenant... C'est ça que je lui ferais comme cadeaux et ce ne serait pas une chandelle Dollarama ! Je ne sais pas d'où lui vient son amour des chandelles, mais quand je vais chez elle, à Gatineau, il y en a toujours plein d'allumées dans la maison. Déjà, quand j'étais jeune, on est parti en Floride pour sa fête et avec mon père, on lui avait acheté un beau chandelier.

JÉRÉMIE
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN





PHOTO : MILTON FERNANDES

CONTE DE NOËL

PAR MICHEL DUMONT
CAMELOT ANGLE MANSFIELD /
RENÉ LÉVESQUE ET MÉTRO JOLIETTE

Le père Noël des pauvres

Chaque Noël, tout le monde reçoit des beaux cadeaux, ou presque. Comme vous pouvez vous l'imaginer, certains passent un Noël triste. C'est pourquoi j'aimerais vous raconter l'histoire d'une ville pauvre où les gens ont reçu de magnifiques cadeaux sans savoir d'où ils venaient.

Je vis dans une des villes les plus pauvres du Québec et je trouve extrêmement triste que les gens ne puissent pas fêter comme ils le souhaiteraient. S'ils en avaient les moyens, ils prépareraient des festins, achèteraient des cadeaux, organiseraient des activités avec leurs familles et amis.

Je me suis mis à réfléchir pour essayer de trouver la solution idéale pour que les pauvres de ma ville puissent passer un Noël mémorable cette année, car ils ont autant le droit que les autres de profiter de cette belle fête. Après quelques semaines de réflexion, il m'est venu une idée géniale : je me suis acheté un costume de père Noël, puis j'ai été magasiner dans différents endroits, pas trop chers, pour acheter des vêtements, des jouets, de la nourriture, des cartes de souhaits, des petits billets de loterie. Bref, toutes sortes de choses qui ne sont pas trop dispendieuses que j'ai emballées. J'ai rempli toute ma grosse poche de cadeaux. Une fois le tout préparé, j'ai attendu que le 25 décembre arrive.

Le 24 décembre, j'ai fait les derniers préparatifs. Je me suis acheté un traîneau et, comme je n'avais pas de rennes, je me suis trouvé quelques chiens Husky avec des cloches pour tirer le tout. En faisant un premier essai pour vérifier que ça fonctionnait bien, un ski du traîneau s'est cassé, le traîneau s'est renversé et je suis tombé dans la neige. C'est alors que je me suis retrouvé avec une double barbe : ma fausse barbe et une bonne couche de neige par-dessus. Heureusement, un vieux monsieur a eu connaissance de ma mésaventure. Il est venu à ma rescousse et après avoir compris ce qui m'arrivait, il m'a offert son propre traîneau. À ce moment, je me suis dit que j'étais sous une bonne étoile.

Lorsque la messe de minuit débuta, j'ai pu commencer ma mission. Je suis allé de maison en maison pour déposer chez

chacun, devant leur cheminée, les cadeaux que j'avais préparés. Il fallait toutefois faire vite, car la messe de minuit ne dure pas une éternité et il fallait que je me sauve avant qu'ils ne me voient.

Lorsque la messe fut terminée, je me suis caché et j'ai regardé les gens sortir. Puis j'ai entendu des exclamations de joie : « C'est un miracle ! C'est la plus belle nuit de ma vie ! » ; « D'où viennent ces cadeaux ? » ; « Le père Noël est venu pendant que nous n'étions pas là ! »

Je les laissais s'exclamer et réagir et j'ai continué à les observer, avant de sortir de ma cachette pour souhaiter à tous un Joyeux Noël. Tout le monde a été à la fois surpris et content de me voir. Les petits enfants me demandaient : « C'est toi qui as apporté les cadeaux dans notre maison ? » et je leur répondais : « Eh oui ! C'est bien moi ! C'est bien moi qui vous ai gâtés en cette belle nuit de Noël en vous offrant de merveilleux cadeaux, car vous avez autant le droit que les autres de recevoir un petit quelque chose en cette nuit enchantée. »

Après un certain temps de promenade, j'aperçus une grande maison immense, on aurait dit un château. Quelqu'un me demanda d'arrêter. Il me demanda : « C'est toi qui as distribué tous ces beaux cadeaux ? » J'ai dit : « Mais bien sûr ! C'est moi-même, le père Noël, en chair et en os ! Bientôt, je dois repartir pour rejoindre ma famille et continuer à fêter, maintenant que j'ai complété ma mission. » Il me répondit, avec exclamation : « Mon bon petit bonhomme, avant de partir, viens donc passer un moment avec nous, il y a beaucoup de gens à l'intérieur qui aimeraient te voir et te saluer. » Je répondis : « D'accord, je peux arrêter un petit peu, si ça peut vous faire plaisir. » Une fois dans cette immense maison, à ma grande surprise, c'est moi qui me suis fait souhaiter Joyeux Noël, en plus de me faire accorder mille et un remerciements pour ce que j'avais fait pour les familles pauvres de cette ville-là. On m'a très bien accueilli : on m'a offert de la nourriture, de bons breuvages et de bons desserts, comme ceux des autres convives.

Je les saluai tous et les remerciai, puis repartis, heureux et satisfait d'avoir comblé certaines familles pauvres. Depuis ce temps, on m'appelle le père Noël des pauvres.

Joyeux Noël à tous ! ■



Radicalishow

La sensibilisation par l'humour et la bande dessinée

El Diablo

La jeunesse, âge tendre, est l'étape de la vie où l'être humain découvre son entourage, les émotions et les plaisirs de l'existence, où il commence petit à petit à construire sa personnalité, à tracer sa voie.

La jeunesse, âge ingrat, est une période cruciale où l'être humain prend goût à la révolte et à la rébellion. D'une manière générale, ces incartades sont sans suite. Néanmoins, elles peuvent aboutir à des inconduites fâcheuses, voire funestes. La radicalisation est une de ces inconduites. Elle peut faucher une vie, la sienne souvent, et celles des autres parfois. Par conséquent, comprendre ce phénomène est d'une extrême importance pour le prévenir. Or, qui davantage qu'un artiste, à l'âme sensible et palpitante, est prompt à mettre sa main à la pâte pour éradiquer un fléau si maléfique et si meurtrier ?

Le réel et le vécu

Ces deux mots résument l'œuvre de l'artiste El Diablo, qui s'inspire de ses expériences et de ses fréquentations pour livrer un message humoristique et satirique, mais dans une perspective pédagogique et instructive.

Mais d'abord, qui est El Diablo ? Qui connaît Stendhal ? Tout le monde ! Qui connaît Henri Beyle ? Personne ! Qui a été une fiction ? Stendhal. Qui a réellement existé ? Henri Beyle. Un casse-tête, hein ? Henri Beyle est l'homme en chair et en os qui se dissimule derrière le nom de plume de Stendhal ! C'est le pseudonyme qui prend revanche sur le nom réel. Un peu à la façon de l'auteur de *Le Rouge et le Noir*, notre artiste s'accroche à son sobriquet, s'y attache

et s'y identifie. C'est l'empreinte de sa personne et sa signature. Davantage, c'est son *nom de guerre* puisque nous sommes face à une carrière parsemée de luttes et de combats engagés.

El Diablo nous vient de l'Hexagone, de la banlieue parisienne pour être exact. C'est quelqu'un qui s'est immergé dans la culture de rue qui caractérise ce milieu où les jeunes sont en rébellion et en effervescence continues. Ce constat explique l'engagement de l'artiste et son positionnement à l'avant-garde de tous les combats où la justice sociale, l'environnement, les problèmes urbains sont en jeu.

Dans sa France natale, El Diablo est un personnage assez connu en raison de ses travaux artistiques à multiples facettes (dessins, graffitis, bandes dessinées) qui ont fait leurs preuves auprès du grand public. Pour n'en retenir que quelques-uns, *Les lascars* et *Kassos* ont rencontré un grand succès auprès des téléspectateurs français.

Ici au Québec, son pays d'adoption, il est en train de se tailler progressivement, mais sûrement, une place sur la scène artistique tout en gardant un œil rivé sur la France où il continue de travailler « par correspondance ».

Jeu de mots

Radicalishow est une bande dessinée conçue par El Diablo et commandée par le Centre de prévention de la radicalisation menant à la violence de Montréal (CPRMV). C'est l'histoire de sept jeunes qui ont emprunté la voie de la radicalisation et qui sont revenus de loin, de très loin parfois. Confronté à cette thématique, l'artiste a l'air d'un poisson dans l'eau. Les banlieusards paumés, la « racaille », les laissés-pour-compte de la République, il les connaît bien et il comprend parfaitement leur désabusement.

RADICALISHOW



CHERS AMIS, BONJOUR!

ET SI ON PROFITAIT DE
CE PETIT MOMENT DE
DÉTENTE POUR CAUSER
SÉRIEUSEMENT?
SI, SI. VOUS ALLEZ
VOIR...

El Diablo



PHOTO: ALEXANDRA GUELLUL

Dans cette bande dessinée, et à partir d'un jeu de mots qu'il affectionne, l'artiste met de l'avant des protagonistes de *Star Wars*, les Jedi, qui « croient à une entité métaphysique mystérieuse qu'ils appellent la force et préconisent l'adhésion au code Jedi et sont pris au piège de la radicalisation ». El Diablo établit un parallèle entre djihadistes et Jedi/jediiste.

À propos de la radicalisation, El Diablo est convaincu qu'elle concerne tout le monde. Elle n'est pas le lot de défavorisés et marginaux. À l'instar d'une perversion, des personnes insoupçonnées peuvent succomber à la tentation. Cependant, les jeunes semblent être une cible pour ce fléau. El Diablo, tout en conservant une distance objective de ce sujet brûlant, a écouté ces jeunes. Il a transmis leur message qui a pris les contours d'un témoignage ne faisant pas toujours des heureux.

Certes un politicien comme Philippe Couillard s'en est félicité publiquement. Néanmoins, un accueil moins chaleureux émanait de certains péquistes qui y voient une critique à peine voilée de la Charte des valeurs québécoises. El Diablo n'en revient pas, vu sa neutralité et son objectivité, lui qui relayait uniquement le message des jeunes. Alors c'est la faute à qui si les jeunes s'en vont si loin ?

Les jeunes rencontrés par El Diablo sont âgés de 17 à 22 ans et fréquentent le Collège Maisonneuve-Rosemont, institution dont le nom a fait les manchettes pour des histoires de fugues en Syrie. Un peu à la façon d'un Gavroche imputant sa chute dans le ruisseau à Rousseau et sa chute par terre à Voltaire, ils sont unanimes sur

le fait que le débat sur la Charte leur avait fait mal. Ils se sentirent humiliés, rejetés, soupçonnés, un peu comme des citoyens de deuxième ordre. Dans ce contexte, la radicalisation peut s'assimiler à une forme d'expression, brusque certes, mais qu'ils jugent susceptible de leur fournir une existence, une identité. Avec tact, El Diablo fait le lien entre ce débat québécois, qui a servi des intérêts politiques au détriment d'une convivialité sociétale et d'une intégration incluant la population entière, et un débat français sur la nationalité, qui s'est tenu vers l'an 2000, qui a fait très mal à la société française.

El Diablo estime que c'est urgent d'agir, car ce phénomène est universel et dangereux. Il ne s'agit pas d'une folie de jeunesse comme les autres. Concernant l'accueil de *RadicaliShow* de la part du public, il estime que c'est encore tôt pour dresser un bilan. Certes, le travail est finalisé, mais la distribution en est à son début. Il songe aussi à une adaptation au contexte français.

El Diablo croit que son projet peut s'adresser à tout public et n'exclut pas une collaboration avec d'autres acteurs œuvrant dans la prévention de la radicalisation. Il envisage notamment de travailler de concert avec une anthropologue française, Dounia Bouzar, spécialiste chevronnée dans ce domaine. Quant à la forme, l'artiste croit que la bande dessinée est un excellent moyen de communiquer avec les jeunes même à l'ère du numérique. Au contraire, le net a permis de vulgariser et de démocratiser la caricature.





Radicalisation entre la France et le Québec

Une fois de plus, comparaison n'est pas raison. Les deux pays n'ont pas la même histoire. Les sociétés ne se ressemblent pas non plus. La France a un passé colonial douloureux et la politique d'immigration a accumulé beaucoup de ratés. Selon El Diablo : « *Les Nord-Africains furent réprimés et se sentirent sur la marge.* »

Au Québec, ce passé néfaste est absent et l'accueil des immigrants est plus chaleureux. Certes, les résultats de la radicalisation peuvent être semblables, toutefois les causes sont différentes. Les deux pays divergent aussi sur la manière de lutter contre la radicalisation. En France, une approche sécuritaire jumelée à un discours brutal et agressif sont privilégiés. Au Québec, la prévention et l'inclusion ont la cote. El Diablo fait l'éloge de Justin Trudeau, qu'il trouve « *étonnamment plus social. Si le Québec doit apprendre quelque chose de la France, c'est surtout de ne pas commettre les mêmes erreurs.* »

Comme tout Français, El Diablo fut ébranlé par une vague de terrorisme sans précédent qui a frappé de plein fouet sa patrie qu'il venait de quitter. Il est serein, car il est ici en paix, accompagné de ses proches. Toutefois il a toujours une pensée pour la famille élargie et les amis restés là-bas. À l'instar de tout immigrant, il a un cœur partagé entre deux amours, deux pays.

...Et l'avenir?

El Diablo hésite entre optimisme et pessimisme. Il craint que la victoire de Donald Trump ne consolide la position de la droite et son excroissance honnie, l'extrême droite, en France. Mais il est plutôt optimiste ; il a confiance que les jeunes sont assez intelligents et lucides pour tracer leurs voies. Il les invite d'ailleurs à s'intéresser davantage à ce qui se passe autour d'eux, à garder l'esprit ouvert, à être empathiques envers les autres et à trouver des solutions raisonnables et logiques aux problèmes rencontrés.

La radicalisation est un sujet dur. C'est pourquoi une approche mêlant l'humour et un brin de poésie fut adoptée pour l'appréhender. Cela n'exclut point d'autres façons de faire. Ces jeunes qui se radicalisent demeurent les nôtres. Il faut recourir à tout ce dont nous disposons pour les ramener au bercail. Il faut les comprendre, chercher à atteindre leur subconscient intact où subsistent de bons souvenirs d'enfance inspirés de la tendresse et de l'amour, pour reprendre la pensée de Dounia Bouzar. Il est temps de soulager leurs blessures. C'est l'unique voie vers leur rédemption, un premier pas pour quitter l'âge ingrat et arriver à l'âge adulte, espérons-le, serein et constructif. ■

ELDIABLO

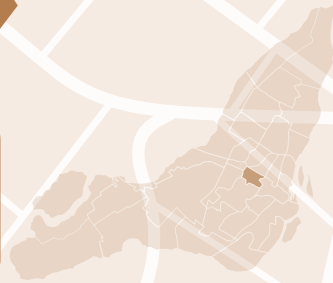


«
Si tu parles, tu meurs
Si tu te tais, tu meurs
Alors, parle et meurs

Tahar Djaout
(1954-1993)

Promenade à Outremont

Le Mont et au-delà...



La Maison Smith

L'arrondissement Outremont fait bien des jaloux parce que s'y déploie une partie de notre poumon de ville : le Mont-Royal, une merveille en toutes saisons. C'est à Frederick Law Olmsted - considéré le plus grand architecte de paysages de l'Amérique, celui-là même à qui l'on devait le Central Park de New-York - qu'on en confia les plans. L'homme voulu préserver l'espace naturel et concevoir un parc pour tous, sans regard pour le statut social, la fortune ou l'origine. Les amis de la Montagne la publicisent aujourd'hui comme un territoire-exposition et vous guident dans vos découvertes bucoliques. Ils sont nichés dans la Maison Smith, point de départ du chemin Olmsted qui ceinture le Mont-Royal jusqu'au parc. Ils nous apprennent que la colline d'Outremont (mont Murray pour certains) s'étale entre les arrondissements d'Outremont et de Côte-des-Neiges-Notre-Dame-de-Grâce. On y trouve l'Université de Montréal, les quatre cimetières du Mont-Royal et le bois Saint-Jean-Baptiste d'une rare biodiversité au cœur de la ville.

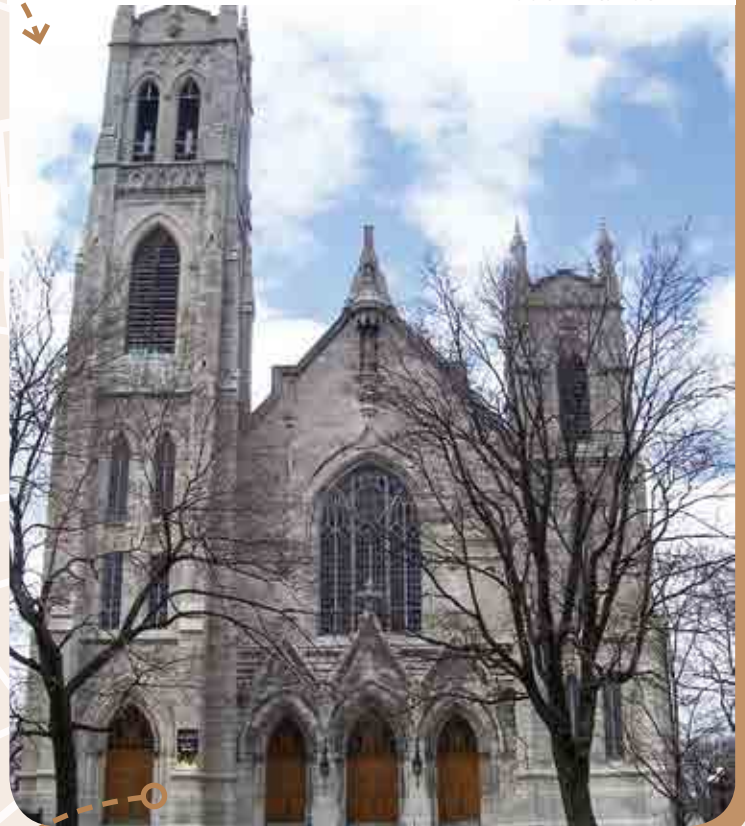
PHOTO : CREATIVE COMMONS WIKIMEDIA



Une église et une grande maison

Construite en 1911 d'après les plans de style néo-gothique de Louis-Zéphirin Gauthier et Joseph-Égide-Césaire Daoust, l'église Saint-Viateur mérite qu'on s'y arrête. Peut-être le 24 décembre? Les Petits Chanteurs de Laval y psalmodieront deux messes de Noël. À l'intérieur, le décor et les dessins des vitraux sont l'œuvre du maître florentin Guido Nincheri (dont on a récemment parlé dans ces pages). L'artiste s'est d'ailleurs représenté derrière Mgr Bruchési, sur la grande verrière du côté de l'avenue de l'Épée. Autre trésor, au sous-sol du côté de Bloomfield, La Maison Monbourquette. Tous les endeuillés qui ont bénéficié de l'appui de cet organisme vous diront à quel point les groupes de soutien, les rencontres individuelles ou la ligne d'écoute les ont secourus. Parler de la mort d'un proche aide incontestablement à mieux accepter sa perte.

PHOTO : CREATIVE COMMONS WIKIMEDIA



Véhicule utilitaire

S'il était encore des nôtres, nul doute que notre Aristide épaulerait la géniale initiative de Manon Barbeau, le Wapikoni mobile. Leurs bureaux sont situés au 400 rue Atlantic, près d'Hutchison. Aux étages, l'immeuble qui offre une vue imprenable du quartier Outremont abrite de multiples petites entreprises informatiques et de communication. Le studio ambulant Wapikoni sillonne le Québec, à la rencontre de jeunes des Premières nations en mal de projets créatifs. On leur offre des formations audiovisuelles et musicales à la hauteur de leurs talents. Et les résultats parlent d'eux-mêmes, chaque année leurs courts métrages sont projetés dans plus d'une centaine d'événements à travers la planète. À l'agenda 2017, le prestigieux Festival Tribeca de New-York en avril. Si vous croisez le véhicule, faites un *peace & love* à l'équipe!

PHOTO : MATHIEU BUZZETTI-MELANÇON



Des pierres et des arbres

Désigné Lieu historique national du Canada, le cimetière du Mont-Royal est apparu en 1852 grâce à la communauté protestante de Montréal. Il est l'un des premiers cimetières ruraux d'Amérique du Nord et ses quelque 10 000 arbres (dont une vingtaine qualifiés de remarquables) lui confèrent presque un statut d'arboretum. Lieux de recueillement pour les uns, de promenades pour les autres, ce cimetière-jardin présente une allégorie du paradis terrestre et une vision romantique de la mort, peut-on lire sur le site officiel du Mont-Royal. Y déambuler c'est un peu marcher entre deux mondes.

PHOTO : PANORAMIO/CREATIVE COMMONS WIKIMEDIA



Une croix et des causes

Guidé par les Amérindiens, Jacques-Cartier fût le premier blanc à gravir la montagne en 1535, il la baptisa Mont-Royal. 108 ans plus tard, Paul Chomedey de Maisonneuve y fait ériger une croix au nom du Seigneur ayant épargné la colonie de sévères inondations. Grâce à une souscription publique, la Société Saint-Jean-Baptiste installa la croix actuelle en 1924. Elle l'orienta vers l'est comme un symbole d'appropriation de la ville par les francophones. Point de repère visible à 80 km de distance, la croix a depuis attiré plusieurs militants. À la fin glaciale de l'hiver 2014, des membres de Greenpeace ont transformé la croix en balance de la justice, y apposant un logo de compagnie forestière, une image de forêt et une banderole verticale de 12 mètres avec l'inscription « Justice? » Mars 2005, une gigantesque réplique du carré rouge et une banderole statuant « Arrêtons de sacrifier nos enfants » sont attachées à la croix par un groupe d'étudiants. En 1988, grand défenseur de la langue, Hans Marotte y est monté pour installer une banderole « Loi 101 »; aujourd'hui avocat et porte-parole du Mouvement action-chômage de Montréal, il défend les démunis.

PHOTO : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA



L'héritage d'un homme d'exception

Membre de l'élite culturelle montréalaise, Aristide Beaugrand-Champagne (architecte, archéologue, artiste, historien, éducateur et homme de lettres, 1876 -1950) a conçu le chalet du Mont-Royal, mais aussi plusieurs splendides édifices d'Outremont. Alors étudiant en architecture à l'École Polytechnique de Montréal, le jeune Aristide y enseigne déjà et y reste jusqu'à la fermeture du programme de formation qui se transporte avec lui à l'École des beaux-arts en 1922. Au fil de sa prolifique carrière, il deviendra entre autres, directeur de la section d'architecture de cette grande École et vice-président de la Société historique de Montréal pendant deux décennies. Parmi ses réalisations outremontaises, on peut admirer son domicile au 215 rue Bloomfield, la mairie d'arrondissement, au 543 Chemin de la Côte-Sainte-Catherine et un peu plus haut sur le chemin, la maison William E. Williams au numéro civique 645. Ça vaut le détour, on les croirait toutes sorties d'un conte de fées. Avec d'autres intellectuels québécois, ce multidisciplinaire est l'un des fondateurs de La Société des Dix en 1935. Et, en fin de vie, il se passionne pour l'archéologie amérindienne.

PHOTO : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA



Le centre sans âge

Outremont a eu la merveilleuse idée de se doter du Centre communautaire intergénérationnel (CCI) où les gens de tous âges se rassemblent autour d'une foule de loisirs sportifs et culturels. Plusieurs associations de bénévoles y ont leurs locaux, mais aussi l'Académie de danse d'Outremont et le Centre d'études musicales Pantonal. La patinoire municipale munie d'un nouveau système de réfrigération fait aussi beaucoup d'heureux l'hiver durant. À l'entrée du 999 avenue McEachran, une œuvre de Roberto Pellegrinuzzi nommée Espace Vert donne vraiment le goût d'en pousser la porte et d'aller au café-rencontre s'en remettre au hasard.

PHOTO : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

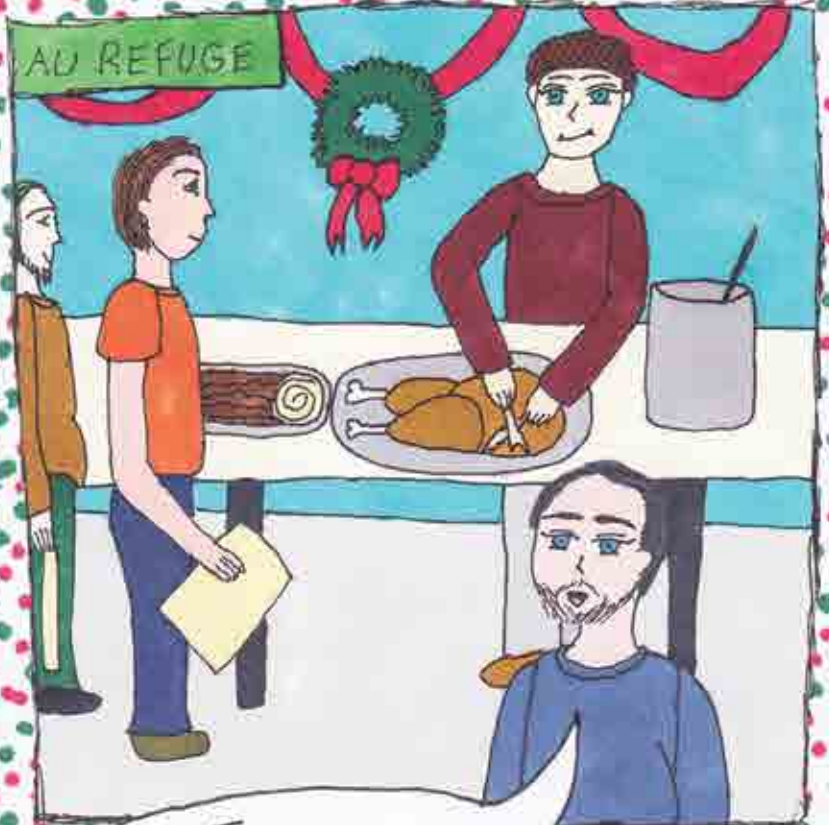
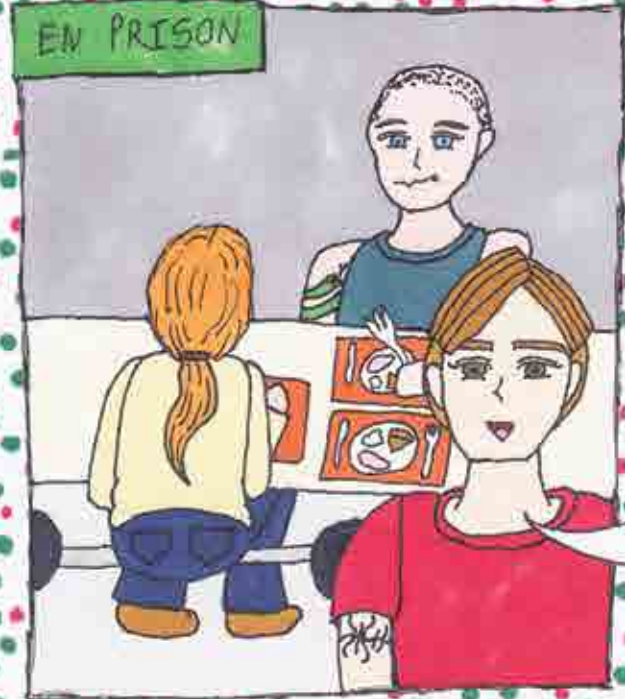




BD

PAR ISABELLE RAYMOND
CAMELOT LAURENDEAU / BIENCOURT

NOËL Chez
Les Exclus



EUX
ILS SONT
MA FAMILLE





Norman Rickert, Jo Ann Champagne et moi

Une incorrigible passion

L'univers du livre traverse une période tumultueuse. Plusieurs prophètes en prédisent même la disparition. En désaccord avec leurs pronostics, Jo Ann Champagne a décidé de contrer leur pessimisme en publiant *Une incorrigible passion*, un ouvrage collectif sur l'écriture, le livre et la lecture lancé le 1^{er} novembre dernier à la Grande Bibliothèque de Montréal.

Il n'est pas étonnant que Mme Champagne ait réalisé ce projet. En effet, elle promeut le livre et travaille à rapprocher les écrivains de leur lectorat depuis longtemps, soit à titre de directrice d'une boîte de communications, d'attachée de presse, d'éditrice ou de libraire. Avec *Une incorrigible passion*, elle dispose d'un outil supplémentaire pour faire connaître le pouvoir que possèdent les livres d'améliorer l'existence.

Vous vous demandez pourquoi je vous entretiens de ce sujet dans un mot de camelot ? Je vous explique. Les auteurs que Jo Ann a choisis pour sa parution sont, entre autres, médiéviste, journaliste, libraire, astrophysicien, écrivain, bibliothécaire, éditeur, linguiste, camelot et distributrice de *L'itinéraire*. Hé oui ! Norman Rickert et moi avons été invités par Jo Ann Champagne à nous joindre à son aréopage !

La rédaction d'un texte pour *Une incorrigible passion* m'a procuré d'intenses sensations. Grâce à l'introspection qu'elle a nécessitée, je me suis réapproprié de larges pans de mon histoire. J'ai compris que la lecture et depuis peu l'écriture constituent la charpente de mon système. J'ai osé la franchise, dans ma prose ; comme elle m'a libérée ! Je me sais redevable de ces bienfaits à Mme Champagne, à *L'itinéraire*, également, qui nous a mises en contact toutes les deux.

Je me permets, même si cela me place en conflit d'intérêt, de vous recommander notre florilège parce que je crois que vous pourriez y puiser réflexions et réconfort. Le titre de mon chapitre, *Lire pour vivre*, m'inspire le vœu qu'en lisant notre livre, vous viviez une incorrigible passion.

JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE



Bon temps des Fêtes

Je voudrais vous parler de la période de Noël. Pendant cette période, voir des gens ça fait un grand plaisir et de la grande joie. On fait une bonne célébration avec la famille en ce grand jour de réveillon, tous unis ensemble. Le père Noël va distribuer des cadeaux aux enfants.

Il y a aussi des gens que je vois, qui sont seuls et attristés. Ils essayent d'avoir une invitation pour le temps des Fêtes. Je souhaite que ces personnes aient de l'aide. En jasant avec eux, c'est comme ça qu'on fait connaissance et qu'on se fait des amis. Merci pour ceux qui ont la chance d'aider ces personnes. Le temps des Fêtes fait revenir des souvenirs.

Quand je suis revenu avec mes frères, mes sœurs, mes parents pour la période de Noël, nous avons pu réunir notre belle famille et nous avons fêté tous ensemble. On a passé un beau Noël.

Je vous envoie une très belle pensée pour que les fêtes soient agréables, que les gens se sentent très bien, qu'ils aient de très belles soirées bien remplies.

Je souhaite que ce soit un grand jour avec de l'amour et de l'amitié dans notre cœur.

GILLES BÉLANGER
CAMELOT COMPLEXE DESJARDINS



MOTS DE CAMELOTS

Le père Noël ne vous oublie pas

Il était une fois un père Noël qui vivait au pôle Nord. Le 23 décembre, un vendredi juste avant le congé de Noël, la neige, soudain, s'est mise à tomber ! Des millions de flocons de neige dansaient dans le ciel. C'était Noël, alors les lutins faisaient des milliers de cadeaux pour toutes les personnes qui ont été sages : des camions, des chevaux d'arc, des soldats, des maisons de poupées, des ballons, des tricots pour se garder au chaud. Les traditions se font comme chaque année : les enfants font la sieste à 8 h pour laisser les grandes personnes finir le festin traditionnel de Noël. On a laissé trois biscuits sur la table avec un immense verre de lait. Partout, les maisons sont décorées.

Plus tard, le père Noël va faire son tour du monde pour porter des cadeaux sous le sapin. Noël est fêté un peu partout dans le monde. La population de la Terre est grande et nous n'avons pas tous les mêmes traditions mais l'important, c'est que tout le monde soit en famille. Je souhaite qu'aucun de vous ne soit oublié : les personnes âgées, les enfants et les personnes malades qui sourient les bras ouverts. Mes pensées s'envolent vers les plus démunis, comme les nouveaux arrivants. Le père Noël apporte tant de joie. Que vos vœux se réalisent sous une pluie de cadeaux. Noël, c'est une fête de partage ! Que chacun retrouve au menu : « Paix ! Santé ! Joie ! Beaucoup de bonheur ! »

JOHANNE BESNER
CAMELOT D'IBERVILLE / MASSON



PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?

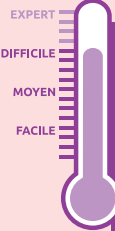


Narcotiques Anonymes
Narcotics Anonymous



1 855 544-6362
www.naquebec.org

Nous pouvons t'aider

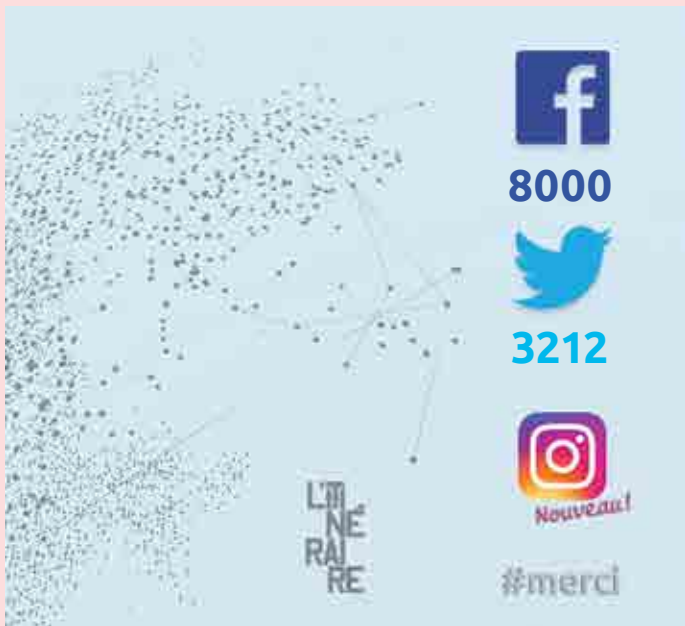


		4					7	
	1	9		6			5	4
	2			1				9
	6		3	5				2
	4					6		
	8				7			
	9	1		8				3
				7	1			
2				4			1	8

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

Source : Éditions Goélette

Solution dans le prochain numéro

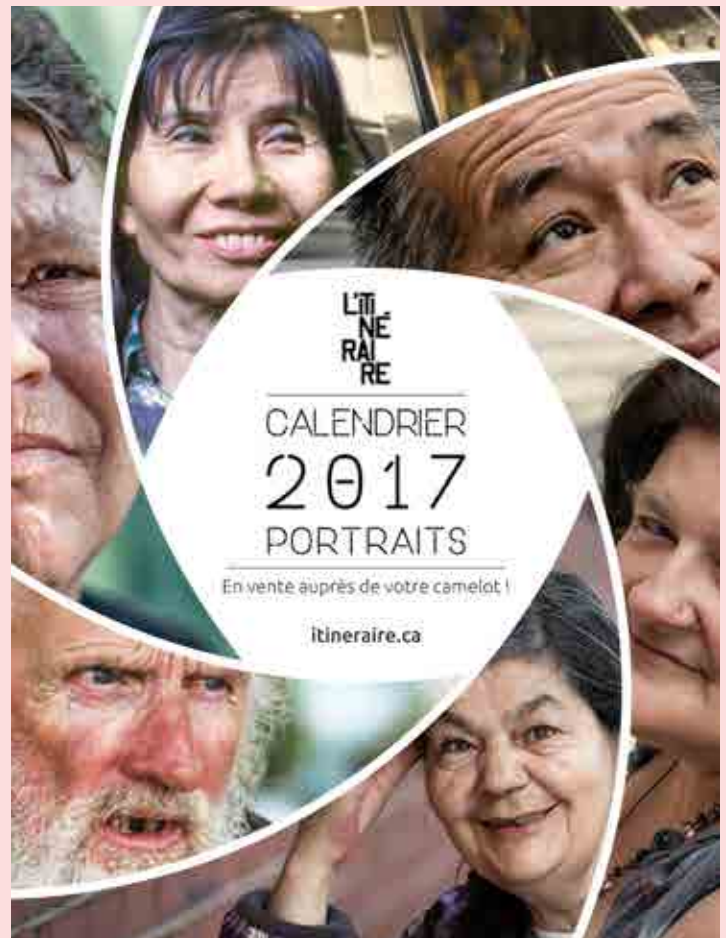


SOLUTIONS DU
1^{er} décembre 2016

Prénom	R	Stella	V	Caroline	M	Qui se	R
Epouse	M	Thomas	I	Tracy	Dominique	couche	A
Appelée	M	I	N	O	R	E	R
Parce qu'elle	P	E	L	A	D	E	S
Note	R	O	M	A	N	I	S
Exécute	L	A	A	A	R	T	S
Séjourne	F	I	T	T	E	E	S
Alone	C	N	O	I	R	R	E
Cou	C	E	D	R	E	A	S
Éprouve	C	R	E	E	N	I	S
Père	P	A	S	V	U	E	S
Attaché	A	T	T	R	I	E	N
	A	T	T	R	I	S	T

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	
1	S	E	N	A	T	O	R	E	R	I	E	S
2	O	M	I	S	E	S	E	S	E	V	R	E
3	M	A	T	S	E	S	T	A	R	I	E	
4	A	C	R	E	R	U	I	L	E	E	S	
5	T	I	A	N	A	G	E	S				
6	T	E	E	T	I	R	A	S	S	U		
7	S	R	O	I	A	T	E	L	E	S		
8	E	A	U	D	E	V	I	T	E	R		
9	R	I	R	E	N	T	U	S	A	G	E	
10	A	S	E	S	T	A	R	S	I	E	R	

5	3	7	6	4	1	9	8	2
8	9	6	3	2	5	7	4	1
2	1	4	7	8	9	5	6	3
1	5	2	9	6	4	3	7	8
4	7	3	5	1	8	6	2	9
9	6	8	2	3	7	1	5	4
7	2	1	8	9	6	4	3	5
6	8	9	4	5	3	2	1	7
3	4	5	1	7	2	8	9	6



À PROPOS...

de la jeunesse

Posséder sa jeunesse fait ignorer la jeunesse.

Marthe Gagnon-Thibaudeau

Jeunesse : temps des échecs.

Henry de Montherlant

La jeunesse est un art.

Oscar Wilde

La jeunesse tisse ses mythes généreusement.

Claude Jasmin

Jeunesse. L'âge du possible.

Ambrose Bierce

Rien n'est trop difficile pour la jeunesse.

Socrate

La jeunesse n'aime pas les vaincus.

Simone de Beauvoir

On ne comprend guère le mot jeunesse avant trente ans.

Jean Dutourd

On ne s'abstrait pas aisément de sa jeunesse.

Philippe Besson

Le souvenir de la jeunesse est tendre dans les vieillards.

Jean de la Bruyère

Quarante ans, c'est la vieillesse de la jeunesse, mais cinquante ans, c'est la jeunesse de la vieillesse.

Victor Hugo

La jeunesse, c'est la capacité de changer ses habitudes.

Éric Allouch

Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit.

Blaise Pascal

**LA LOTERIE,
C'EST POUR
LES ADULTES
SEULEMENT,
MÊME À NOËL
ET AU JOUR DE L'AN.**



LOTO
QUÉBEC

lejeudoitresterunjeu.com



BOIRE BIEN C'EST MIEUX



Modérer sa consommation d'alcool offre de multiples avantages. On a plus d'énergie et on se sent plus en forme. On contrôle mieux son poids. On évite la gueule de bois. Et le sommeil est aussi plus réparateur. En fait, boire bien, c'est toujours bien mieux.



Éduc  **alcool**

La modération a bien meilleur goût.

educalcool.qc.ca/benefices